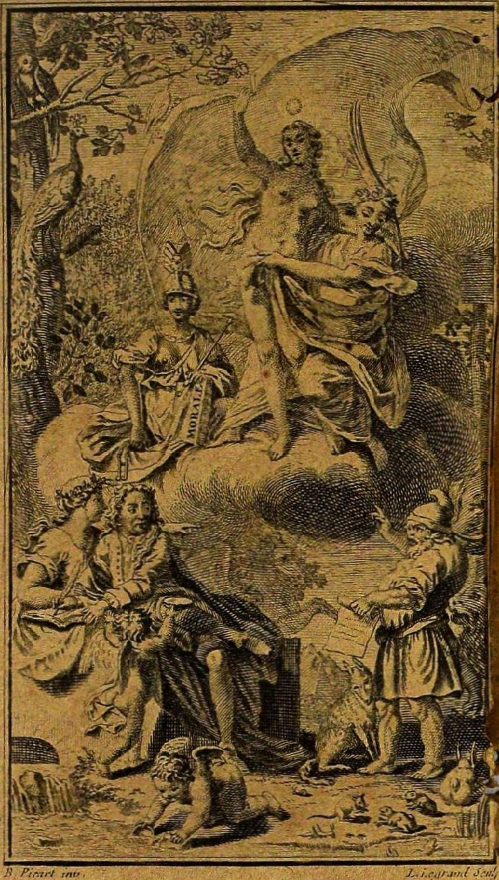
Fr. 61

FABLES

CHOISIES,

PREMIERE PARTIE.

RC-Fre00061
Sarasvati Mahal Library.Thanjavur



B. Picart inv. L. Legrand Sculp

Serfojee Rajah

FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE;

AVEC

UN NOUVEAU COMMENTAIRE

Par M. COSTE.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez GIBERT, Quai des Auguſtins,
à la deſcente du Pont-neuf.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

A

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (1).

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a débité sa Morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornemens de la Poésie; puisque le plus sage des Anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles.

(1) Fils unique de Louis XIV.

J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques Essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes ; mais en même tems vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des Inventions si utiles & tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la Vertu, & lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui (2) sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des Instructions. Il fait ensorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sache. Nous espérons beaucoup

(2) M. Bossuet, Evêque de Condom, & depuis de Meaux, Précepteur du Dauphin.

de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choses, dont nous espérons infiniment davantage. Ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins, quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénetre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province (3), où l'on trouve à chaque pas des Barrieres insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos & les plaisirs regnent dans les Cours des autres Princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des Elémens ; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses Peuples comme un Auguste ; avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi-bien que lui, malgré l'impuissance de vos années : vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son Rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez

(3) La Hollande.

pas, MONSEIGNEUR, vous le prévevez. Je n'en veux pour témoignage, que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage & de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque ; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'Univers, que de voir ainsi croître une jeune Plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir, est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, & n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci : C'est, MONSEIGNEUR, que je suis avec un zele respectueux,

Votre très humble, & très obéissant,
& très fidele Serviteur,
DE LA FONTAINE.

AVERTISSEMENT

De M. COSTE, *sur son Commentaire.*

IL y a plus de vingt ans qu'on ne réimprime plus les *Fables de la Fontaine*, en France, en Hollande, & ailleurs, qu'avec quantité de Notes où l'on s'étoit proposé d'expliquer tout ce qui pourroit embarrasser les Enfans, auxquels, par un usage sagement établi, l'on fait lire ces Fables, de fort bonne heure. Ce dessein étoit heureusement imaginé : mais l'Entrepreneur, incapable de le bien exécuter, n'a fait qu'obscurcir la plûpart des expressions de la Fontaine, qu'il prétendoit éclaircir. Comme la chose est généralement reconnue, & qu'on ne laisse pourtant pas de faire lire aux Enfans les Fables de la Fontaine dans des Editions défigurées par ce prétendu Commentateur, je n'ai pas cru mal employer quelques heures de mon loisir à le redresser. Par-là je me suis mis insensiblement dans la nécessité de refondre presque toutes ses Notes, que j'ai trouvées, ou fausses, ou très mal exprimées. Si j'en ai laissé passer quelques-unes que j'aurois dû corriger, je compte sur l'indulgence de tout Lecteur équitable, qui reconnoîtra, sans peine, qu'un travail si *vétilleux* doit donner naturellement à l'esprit un certain dégoût, qui ne peut que lui faire perdre un peu de son attention. C'est du moins ce que j'ai éprouvé plus d'une fois, & qui sans doute m'est arrivé plus souvent que je ne pense.

Ayant trouvé en même-tems bien des fautes qui gâtoient le sens & la mesure des Vers, je me suis fait une affaire de corriger le texte par le moyen de

plusieurs Editions que j'ai consultées avec un soin tout particulier. Celle de 1678 m'a servi plus qu'aucune autre, à cause d'un bon *Errata* qu'en avoit fait faire la Fontaine lui-même, qui nous dit expressément, que *si l'on veut avoir quelque plaisir dans la lecture de son Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son Exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par l'*Errata *de chaque Livre.*

Vous voyez par ces derniers mots, que la Fontaine avoit partagé ses Fables en différens Livres. Cette division est absolument nécessaire dans un Ouvrage de cette nature ; & je ne sais pourquoi les Libraires ont osé l'abandonner. Je l'ai rétablie, par respect pour l'Auteur, & parcequ'elle sert beaucoup à nous faire souvenir de chaque Fable en particulier, & du lieu où l'on peut la retrouver, & qu'elle détermine quantité de citations qui ont été répandues dans plusieurs de nos bons Livres François, avant qu'on eût pris la liberté de faire imprimer toutes les Fables de la Fontaine *en un tas*. Le Libraire, qui s'est avisé le premier de ce ridicule expédient, a proscrit un *Avertissement* de la Fontaine, dans lequel ce célebre Auteur nous apprend, à la tête du *septieme Livre* de ses Fables, *qu'il avoit jugé à propos de donner à la plûpart des suivantes un air & un tour un peu différent de celui qu'il avoit donné aux premieres*, pour des raisons dont on auroit pû tirer un profit considérable, si la Fontaine eût voulu nous les expliquer avec plus de précision, au lieu d'en laisser le soin à ses Lecteurs, comme il a trouvé bon de le faire. J'ai remis cet Avertissement à sa place, d'où il avoit été chassé par une licence tout-à-fait inexcusable.

Voilà tout ce que j'ai fait pour rendre cette Edition plus parfaite que toutes celles qui paroissent depuis long-tems. Tout cela, dans le fond, se réduit à peu de chose. *In tenui labor.* Mais je serai

plus que satisfait de ce travail, quelque peu considérable qu'il soit, si sur le tout je puis dire, que *sans mériter des louanges, je me suis mis hors de blâme*; VITAVI DENIQUE CULPAM, NON LAUDEM MERUI.

J'avois composé cet Avertissement à Paris, en 1738, croyant qu'on alloit publier une nouvelle Edition des *Fables de la Fontaine*, avec mon Commentaire. Mais cette publication a été différée jusqu'au mois de Juillet de la présente année 1742, & cela fort heureusement; car malgré tout le soin que j'avois pris de corriger le Texte par le secours de plusieurs Editions que j'avois consultées & comparées assez exactement, il étoit fort éloigné de l'état où il va paroître présentement. C'est à M. JOLLY qu'on est redevable de cette Edition, qui sera la plus parfaite qu'on ait vue depuis long-tems. Zélé pour l'honneur des Lettres, il a consulté plusieurs anciennes Editions (1) imprimées du vivant de La Fontaine, que je n'avois point vûes; &, par ce moyen, il a rendu à cet excellent Auteur, des mots propres, des Vers entiers, & quantité de traits naïfs & délicats, que l'ignorance ou la négligence des Correcteurs avoit fait perdre; de sorte que cette Edition pourra servir de modele à toutes celles qu'on fera à Paris, en Hollande, & ailleurs, pourvu qu'on veuille bien

(1) Sur-tout celle qui fut imprimée, à Paris, en 1668, *in-quarto*, chez *Claude Barbin*, ornée d'Estampes, & divisée en six Livres. Cette Edition, exactement revue par la Fontaine, qui la présenta lui-même au Roi & à Monseigneur le Dauphin, contient cent vingt-quatre Fables, & finit par l'Epilogue, qui commence ainsi: *Bornons ici cette carriere*, &c. Les Fables que la Fontaine composa depuis, furent imprimées *in-12*, en 1678, avec les cent vingt quatre Fables de l'*in-quarto*, & il publia en 1694, un nouveau Volume *in-12*, contenant vingt-neuf Fables (c'est le dernier) avec une Epître dédicatoire à Monseigneur le Duc de Bourgogne.

prendre la peine de l'accompagner d'un bon *Errata*.

Nul Livre dont on fait plusieurs Editions ne peut être conservé dans sa pureté originale, sans cette précaution, que j'indique ici aux Libraires, en faveur des Fables de la Fontaine. Car, comme il échappe toujours de nouvelles fautes dans la nouvelle Edition d'un Livre (ce que tout Correcteur reconnoît sans peine, & dont tout Lecteur attentif est aisément convaincu) il est impossible qu'un Livre ne soit insensiblement défiguré par les Editions qu'on continue d'en faire, si l'on néglige d'en marquer *constamment* les fautes dans un *Errata* fort exact. Il en est d'un bon *Errata*, comme des Digues de la Hollande. Ces Digues bien entretenues empêchent que la Hollande ne soit submergée. Un *Errata* exact empêche de même qu'un bon Livre ne soit gâté par les fautes qui s'y glissent nécessairement toutes les fois qu'on l'imprime, & qu'enfin il n'en soit inondé, jusqu'à devenir le jouet & le mépris de ceux qui, sans cela, l'auroient acheté avec empressement. Encore deux ou trois Editions des Fables de la Fontaine publiées sans *Errata*, à Paris & à Amsterdam, desquelles Editions la premiere eût servi de copie à la seconde, la seconde à la troisieme ; & cet excellent ouvrage étoit perdu sans ressource.

Une autre chose enfin, dont je suis obligé d'avertir le Public, c'est que, par la prévoyance & les soins de M. Jolly, cette Edition, ayant été *composée* d'après les trois Editions que je viens d'indiquer, les meilleures sans doute qui aient paru du vivant de la Fontaine, est par cela même très authentique, & fort au-dessus de celles qui paroissent depuis longtems, où l'on a inséré des Pieces qui ne se trouvent point dans le dernier volume des Fables, imprimé en 1694, un an avant la mort de la Fontaine. Car ces Pieces y ayant été introduites quelque tems après,

sans la moindre formalité qui tendît à en autoriser l'introduction, l'on n'auroit point pû les insérer légitimement parmi les Fables de la Fontaine, supposé même qu'elles eussent été aussi dignes de leur être associées, qu'elles en sont visiblement indignes, comme il seroit aisé de le prouver, si c'en étoit ici le lieu.

A Paris, le 10 Septembre 1742.

COSTE.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Fables choisies, mises en Vers par M. de la Fontaine, avec un Commentaire par M. Coste.* Je n'y ai rien trouvé qui ne soutienne parfaitement la réputation que M. Coste, ce célebre Ecrivain, s'est acquise dans la République des Lettres, par ses savantes Traductions, & par les judicieuses Remarques dont il les a accompagnées. A Paris, ce 2 Octobre 1742.

DANCHET

PREFACE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques unes de mes Fables, me donne lieu d'espérer la même grace pour ce Recueil. Ce n'est pas qu'un des Maîtres (1) de notre Eloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en Vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun; que d'ailleurs la contrainte de la Poésie, jointe à la sévérité de notre Langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plûpart de ces récits la bréveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des Modernes. C'est de tout tems, & chez tous les Peuples qui font profession de Poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son appanage. A peine les Fables qu'on attribue à Esope virent le jour, que Socrate trouva à-propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette Préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution

(1) *Patru*, célebre Avocat au Parlement de Paris, & Membre de l'Académie Françoise.

de l'Arrêt à cause de certaines Fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit, que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la Musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car comme la Musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystere là-dessous, d'autant plus que les Dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces Fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la Musique & la Poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la derniere qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne Poésie sans harmonie ; mais il n'y en a point non-plus sans fictions ; & Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin, il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choisir des Fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré, comme sœurs, la Poésie & nos Fables. Phédre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment ; &, par l'excellence de son Ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des Philosophes. Après Phédre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin, les Modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non-seulement chez les Etrangers ; mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire, je me suis flatté de l'espérance, que si je ne courois dans cette carriere avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoit ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître

à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire, celles qui m'ont semblé telles : mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choisies ; & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation ; soit que ma témérité ait été heureuse, & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le Public en sera le juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême bréveté qui rendent Phédre recommandable ; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la Langue Latine n'en demandoit pas davantage ; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra, dans cet Auteur, le vrai caractere & le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces Fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On

veut de la nouveauté & de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet Ouvrage, qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'Esprit, qui ne se rencontre dans l'Apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate choisissant, pour leur servir de Pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du Ciel ces mêmes Fables, & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la Poésie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'est pas tout à-fait sans fondement ; puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du Paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par Paraboles ; & la Parabole est-elle autre chose que l'Apologue ? c'est-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'insinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il est plus commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les Maîtres de la Sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse : il n'y en a point, quand des Abeilles & des Fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homere de sa République, y a donné à Esope une place très honorable. Il souhaite que les Enfans sucent ces Fables avec le lait : il recommande aux Nourrices de les leur apprendre : car on ne sauroit s'accoûtumer de trop bonne heure à la sagesse & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos

habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un Enfant, que Crassus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur Pays, sans considérer comment il en sortiroit: que cela le fit périr lui & son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même Enfant, que le Renard & le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le Renard en sortit s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade comme d'une échelle: au contraire, le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; & par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet Enfant? ne s'arrêtera t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car dans le fond elles portent un sens très solide. Et comme par la définition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le Ciel & la Terre; de même aussi, par les raisonnemens & les conséquences que l'on peut tirer de ces Fables, on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les propriétés des Animaux, & leurs divers caracteres y sont exprimés: par conséquent les nôtres aussi; puisque nous sommes l'abregé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraisonnables. Qu nd Prométhée voulut former l'Homme, il prit la qua-

lité dominante de chaque bête. De ces pieces si différentes il composa notre espece ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Peti-Monde. Ainsi ces Fables sont un Tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent, confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux Enfans ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans, ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un Lion, un Renard, ainsi du reste ; & pourquoi l'on compare quelquefois un Homme à ce Renard ou à ce Lion. C'est à quoi les Fables travaillent : les premieres notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déja passé la longueur ordinaire des Préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon Ouvrage. L'Apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'Ame. Le Corps est la Fable, l'Ame est la Moralité. Aristote n'admet la Fable que dans les Animaux ; il en exclut les Hommes & les Plantes. Cette regle est moins de nécessité que de bienséance ; puisque ni Esope, ni Phédre, ni aucun des Fabulistes ne l'a gardée : tout au contraire de la Moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il est aisé au Lecteur de la suppléer. *On ne considere, en France, que ce qui plaît. C'est la grande regle &, pour ainsi dire, la seule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du tems d'Esope, la Fable étoit contée simplement, la Moralité séparée, & toujours ensuite. Phedre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embel-

lit la Narration, & transporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusques-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sauroit rien faire de bon.

Et qua
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques Moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la Vie d'Esope. Je ne vois presque persone qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet Auteur a voulu donner à son Héros un caractere & des Aventures qui répondissent à ses Fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esope : on y trouve trop de niaiseries ; & qui est le Sage a qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractere que Planude donne à Esope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des Sept Sages, c'est-à-dire, d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des Sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce Traité-là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, & de conserver à chacun son

ſon caractere. Quand cela ſeroit, je ne ſaurois que mentir ſur la foi d'autrui ; me croira-t-on moins que ſi je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis eſt de composer un tiſſu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Eſope. Quelque vraiſemblable que je le rende, on ne s'y aſſurera pas ; & Fable pour Fable, le Lecteur préféra toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere & d'Esope. A-peine même sait-on ce qu'il leur est arrivé de plus remarquable. C'est dont il y a lieu de s'étonner, vû que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celle-là. Tant de Destructeurs de Nations, tant de Princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; & nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope & d'Homere, c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siecles suivans. Car Homere n'est pas seulement le Pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages dont la Grece s'est tant vantée; lui qui enseignoit la véritable sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des régles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands Hommes; mais la plûpart des Savans les tiennent toutes deux fabuleuses; particulierement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette Critique. Comme Planude vivoit dans un siecle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance,

Je l'ai ſuivi, ſans retrancher de ce qu'il a dit d'Eſope, que ce qui m'a ſemblé trop puérile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienſéance.

Eſope étoit Phrygien, d'un Bourg appellé *Amorium.* Il naquit vers la cinquante-ſeptieme Olympiade, quelques deux cens ans après la Fondation de Rome. On ne ſauroit dire s'il eut ſujet de remercier la Nature, ou bien de ſe plaindre d'elle : car en le douant d'un très bel eſprit, elle le fit naître difforme & laid de viſage, ayant à-peine figure d'homme, juſqu'à lui refuſer preſque entierement l'uſage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être Eſclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reſte, ſon ame ſe maintint toujours libre & indépendante de la Fortune.

Le premier Maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre ; ſoit qu'il le jugeât incapable de toute autre choſe, ſoit pour s'ôter de devant les yeux un objet ſi déſagréable. Or, il arriva que ce Maître étant allé voir ſa maiſon des champs, un Payſan lui donna des Figues : il les trouva belles, & les fit ſerrer fort ſoigneuſement, donnant ordre à ſon Sommelier, appellé Agathopus, de les lui apporter au ſortir du bain. Le haſard voulut qu'Eſope eut affaire dans le logis. Auſſi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus ſe ſervit de l'occaſion, & mangea les Figues avec quelques-uns de ſes camarades : puis ils rejetterent cette friponnerie ſur Eſope, ne croyant pas qu'il ſe pût jamais juſtifier, tant il étoit bégue, & paroiſſoit idiot. Les châtimens dont les Anciens uſoient envers leurs Eſclaves étoient fort cruels, & cette faute très puniſſable. Le pauvre Eſope ſe jetta aux pieds de ſon Maître ; & ſe faiſant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on furſît de quelques momens ſa punition. Cette grace lui ayant été

accordée, il alla querir de l'eau tiede, la but en présence de son Seigneur, se mit les doigts dans sa bouche, & ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esope. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche, mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les Figues toutes crues encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur Maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques Voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prierent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la Ville. Esope les obligea premierement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une legere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel, & prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A-peine Esope les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit débout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet Art, dont on peut dire qu'il est l'Auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; & en s'éveillant : Qu'est ceci, dit il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de Maître. Car

comme un certain Zénas qui étoit là en qualité d'Œconome, & qui avoit l'œil sur les Esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ses mauvais traitemens seroient sûs. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au Maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphêmer, & à médire de leur Seigneur. Le Maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver, & lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque Bête de somme. Non pas cela, dit Zénas; je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos Esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le Marchand dit: Est-ce afin de te mocquer, que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour une outre. Dès que le Marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rapella, & lui dit: Achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la Bête. Cette raillerie plut au Marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant: Les Dieux soient loués, je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité: aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Esclaves: si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit; ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope

pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain, c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dînée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant, ainsi le soir, & de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au Marchand, il se défit de tous ses Esclaves, à la réserve d'un Grammairien, d'un Chantre, & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Esope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présenterent, entr'autres un Philosophe appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils savoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le Marchand fit son Chantre mille oboles : son Grammairien trois mille ; & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope par-dessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelqu'emplette, ses disciples lui conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme, qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda,

devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope répondit : A rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnerent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel Esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & se faire mocquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie; & alla dire au logis qu'il venoit d'acher un jeune Esclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle, les Filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le Personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La Maîtresse du logis dit, que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-tems que le Philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la Femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses Parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit; car quoiqu'on puisse juger par là de son caractere, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son Maître. Celui-ci alla chez un Jardinier se choisir lui-même une salade.

Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la Philosophie aussi-bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire ; & ayant tiré son Maître à part, il lui conseilla de dire à ce Jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parceque la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du Jardin, Esope compara la terre à une Femme, qui ayant des Enfans d'un premier Mari, en épouseroit un second, qui auroit aussi des Enfans d'une autre Femme : sa nouvelle Epouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit, qu'avec peine, les productions du travail & de la culture, & qui réservoit toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le Jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son Jardin.

Il arriva quelque-tems après un grand différend entre le Philosophe & sa femme. Le Philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Esope : Va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite Chienne qui étoit les délices de son Maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa Femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cher-

choit

choit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ? Esope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la Chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battuë. Le Philosophe demeura court ; mais sa Femme entra dans une telle colere, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une nôce considérable, & fit tant qu'il fût rencontré par un des domestiques de sa Maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son Maître, ne pouvant obliger sa Femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son Mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à son Maître, & tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au Philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un Esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sausses : l'Entrée, le Second, l'Entremets, tout ne fut que langues. Les Conviés louerent d'abord le choix de ces mets, à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh ! qu'y

a-t-il de meilleur que la langue, reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des Sciences, l'organe de la vérité & de la raison : par elle on bâtit les Villes & on les police ; on instruit, on persuade, on regne dans les Assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Eh bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi ; & je veux diversifier.

Le lendemain Esope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, & qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les Villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre, elle profere des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce Valet lui étoit fort nécessaire ; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Esope. Eh ! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place ; & voyant un Paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce Paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa Femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le Paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur ; mais il disoit en lui-même : c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout ;

il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son Cuisinier; rien ne lui plaisoit; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; & ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau, que la femme du Philosophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée: il faut brûler l'Ouvriere, car elle ne me fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Paysan, je m'en vais querir ma Femme, on ne fera qu'un bucher pour toutes les deux. Ce dernier trait desarçonna le Philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son Maître, qu'Esope trouvoit occasion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit: il rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le Magistrat, tenant à mépris & irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les Huissiers le conduisoient: Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu! Savois-je que l'on me feroit aller où je vais? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un Esclave si rempli d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope, & combien la possession d'un tel Esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, aussi-bien au Maître qu'aux Ecoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés; le premier, de volupté;

la second, d'ivrognerie; le troisieme, de fureur. On se moqua de son observation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa Maison qu'il boiroit la mer toute entiere; & pour assurance de la gageure il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa Maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du Philosophe. Celui de ses Disciples, qui avoit gagé contre lui, triomphoit déja. Xantus dit à l'Assemblée: Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans: c'est pourquoi que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le Disciple confessa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à son Maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, & dit que le tems de l'affranchir n'étoit pas encore venu; si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit: partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis: s'il étoit heureux, & que par exemple deux Corneilles se présentassent à sa vue, la

liberté lui seroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être Esclave. Esope sortit aussi tôt. Son Maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux Corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son Maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours, dit-il à Esope : qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas; il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs ! moi qui ai vu deux Corneilles, je suis battu; mon Maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de nôces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope : mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-tems à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premieres lettres (1) de certains mots. Le Philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver une trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai je ? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet, ils le trouverent, après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le Philosophe fut sommé de tenir sa parole; mais il reculoit tou-

(1) α β δ ο ε θ χ.

jours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Eſope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me ſera un autre tréſor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, pourſuivit Eſope, comme étant les premieres lettres de ces mots : Ἀ'πιϐας, ϐηματα, &c. C'eſt-à-dire, *Si vous reculez quatre pas, & que vous creuſiez, vous trouverez un tréſor.* Puiſque tu es ſi ſubtil, répartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi; n'eſpere donc pas que je t'affranchiſſes. Et moi, repliqua Eſope, je vous dénoncerai au Roi Denys; car c'eſt à lui que le tréſor appartient, & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le ſignifient. Le Philoſophe intimidé dit au Phrygien, qu'il prît ſa part de l'argent, & qu'il n'en dît mot; de quoi Eſope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choiſies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple ſens, & ſignifioient encore : *En vous en allant, vous partagerez le tréſor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fût de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Eſope, eſt-ce ainſi que les Philoſophes s'acquittent de leurs promeſſes ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchiſſiez malgré vous.

Sa prédiction ſe trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'Anneau public (c'étoit apparemment quelque Sceau que l'on appoſoit aux délibérations du Conſeil) & le fit tomber au ſein d'un Eſclave. Le Philoſophe fut conſulté là-deſſus, & comme étant Philoſophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda tems, & eut recours à ſon Oracle ordinaire; c'étoit Eſope. Celui-ci lui conſeilla de le produire en public; parceque s'il rencontroit bien, l'honneur en ſeroit toujours à ſon Maître;

ſinon, il n'y auroit que l'Eſclave de blâmé. Xantus approuva la choſe, & le fit monter à la Tribune aux Harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire: perſonne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raiſonnable d'un homme fait de cette maniere. Eſope leur dit, qu'il ne falloit pas conſidérer la forme du vaſe, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dît donc ſans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Eſope s'en excuſa, ſur ce qu'il n'oſoit le faire. La fortune, diſoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le Maître & l'Eſclave : ſi l'Eſclave diſoit mal, il ſeroit battu : s'il diſoit mieux que le Maître, il ſeroit battu encore. Auſſi-tôt on preſſa Xantus de l'affranchir. Le Philoſophe réſiſta long-tems. A la fin le Prévôt de Ville le menaça de le faire, de ſon office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit, comme Magiſtrat ; de façon que le Philoſophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Eſope dit que les Samiens étoient menacés de ſervitude par ce prodige ; & que l'Aigle enlevant leur Sceau, ne ſignifioit autre choſe qu'un Roi puiſſant, qui vouloit les aſſujettir.

Peu de tems après, Créſus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos, qu'ils euſſent à ſe rendre ſes tributaires ; ſi-non, qu'il les y forceroit par les armes. La plûpart étoient d'avis qu'on lui obéît. Eſope leur dit que la Fortune préſentoit deux chemins aux hommes ; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la ſuite très agréable ; l'autre, d'eſclavage, dont les commencemens étoient plus aiſés, mais la ſuite laborieuſe. C'étoit conſeiller aſſez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambaſſadeur de Créſus avec peu de ſatisfaction.

Créſus ſe mit en état de les attaquer. L'Ambaſſadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Eſope avec eux, il auroit peine à les réduire à ſes volontés, vû

la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté, s'ils le lui livroient. Des Principaux de la Ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un Traité de paix, celles-ci donnerent leurs Chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet Apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! Voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit il : une Cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ai je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette Cigale, je n'ai que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration & de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce tems-là le Phrygien composa ses Fables, lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses

choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin, il se mit en grand crédit près de Lycérus, Roi de Babylone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des Problêmes à soudre sur toutes sortes de matieres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Esope, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des Lettres, par lesquelles il sembloit qu'Esope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet & par la signature de ces Lettres, commanda à un de ses Officiers nommé Hermippus, que sans autre enquête, il fit mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; & à l'insu de tout le monde, le nourrit long-tems dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo, Roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des Architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lû les Lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son Etat, chacun d'eux demeura court: ce qui fit que le Roi regretta Esope. Quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la Lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que

rire, & manda qu'il enverroit au Printems les Architectes, & le Répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme son enfant; &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres: bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, & chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout, n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de tems après.

Pour revenir au défi de Nectenabo, Esope choisit des Aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le Printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les Peuples chez qui il passoit. Nectenabo, qui sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les Architectes & le Répondant. Esope dit, que le Répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les Architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Nectenabo, que je vous ai trou-

vé les Ouvriers, fourniſſez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il propoſa toutefois ceci à Eſope. J'ai des Cavales en Egypte qui conçoivent au henniſſement des Chevaux qui ſont devers Babylone : Qu'avez-vous à répondre là-deſſus ? Le Phrygien remit ſa réponſe au lendemain ; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un Chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, ſe trouverent extrêmement ſcandaliſés du traitement que l'on lui faiſoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent ſe plaindre au Roi. On fit venir en ſa préſence le Phrygien. Ne ſavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal eſt un de nos Dieux ? Pourquoi donc le faites vous traiter de la ſorte ? C'eſt pour l'offenſe qu'il a commiſe envers Lycérus, reprit Eſope : car la nuit derniere il lui a étranglé un Coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roi : comment ſeroit-il poſſible que ce Chat eût fait en ſi peu de tems un ſi long voyage ? Et comment eſt il poſſible, reprit Eſope, que vos Jumens entendent de ſi loin nos Chevaux hennir, & conçoivent pour les entendre ?

Enſuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis, certains Perſonnages d'eſprit ſubtil, & ſavans en queſtions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils propoſerent à Eſope diverſes choſes : celle-ci entr'autres : Il y a un grand Temple qui eſt appuyé ſur une colonne entourée de douze Villes, chacune deſquelles a trente arcboutans, & autour de ces arcboutans ſe promenent, l'une après l'autre, deux Femmes, l'une blanche, & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Eſope, cette queſtion aux petits enfans de notre Pays. Le Temple eſt le Monde ; la Colonne, l'An ; les Villes, ce ſont les Mois ; & les Arcboutans

les Jours, autour desquels se promenent alternativement le Jour & la Nuit.

Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, & que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une Cédule, par laquelle Necténabo confessoit de devoir deux mille talens à Lycérus. La Cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance : quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde : je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Necténabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son Maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut Esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amans, fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie & de bienveillance : ce Roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter ; & prit congé de ce Prince pour voir la Gréce encore une fois. Lycérus ne le laissa pas partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les Autels, qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les Villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent, parmi ses hardes, un de leurs Vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & de sacrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accuserent d'avoir dérobé leur Vase. Esope le nia avec des sermens : on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des Apologues : les Delphiens s'en mocquerent.

La Grenouille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux Rat résista quelque peu de tems. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un Oiseau de proie l'apperçut, fondit sur lui, & l'ayant enlevé avec la Grenouille qui ne se put détacher, il se repût de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que vous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite Chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet asyle, leur dit-il, parceque ce n'est qu'une petite Chapelle : mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les Temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'Aigle, laquelle nonobstant les prieres de l'Escarbot, enleva un Lievre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'Aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de tems après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autres que d'expier leur forfait, & satisfaire aux Mânes d'Esope. Aussi-tôt une Pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.

TABLE DES FABLES CONTENUES DANS LA PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

FABLE I. *La Cigale & la Fourmi,* Page 2
FABLE II. *Le Corbeau & le Renard,* 4
FABLE III. *La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf,* 5
FABLE IV. *Les deux Mulets,* ibid.
FABLE V. *Le Loup & le Chien,* 6
FABLE VI. *La Genisse, la Chevre & la Brebis, en société avec le Lion,* 8
FABLE VII. *La Besace,* ibid.
FABLE VIII. *L'Hirondelle & les petits Oiseaux,* 10
FABLE IX. *Le Rat de Ville & le Rat des Champs,* 12
FABLE X. *Le Loup & l'Agneau,* 13
FABLE XI. *L'Homme & son Image,* 14
FABLE XII. *Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon à plusieurs queues,* 16
FABLE XIII. *Les Voleurs & l'Ane,* 17
FABLE XIV. *Simonide préservé par les Dieux,* ibid.
FABLE XV. *La Mort & le Malheureux,* 20
FABLE XVI. *La Mort & le Bucheron,* 21

FABLE XVII. *L'Hommme entre deux âges & ses deux Maîtresses*, 22
FABLE XVIII. *Le Renard & la Cicogne*, 23
FABLE XIX. *L'Enfan. & le Maître d'Ecole*, 24
FABLE XX *Le Coq & la Perle*, 25
FABLE XXI. *Les Frélons & les Mouches à miel*, 26
FABLE XXII. *Le Chêne & le Roseau*, 27

LIVRE DEUXIEME.

FABLE I. CONTRE *ceux qui ont le goût délicat*, 30
FABLE II. *Conseil tenu par les Rats*, 32
FABLE III. *Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe*, 33
FABLE IV. *Les deux Taureaux & une Grenouille*, 34
FABLE V. *La Chauvesouris & les deux Belettes*, 35
FABLE VI. *L'Oiseau blessé d'une fléche*, 36
FABLE VII. *La Lice & sa Compagne*, 37
FABLE VIII. *L'Aigle & l'Escarbot*, 38
FABLE IX. *Le Lion & le Moucheron*, 39
FABLE X. *L'Ane chargé d'éponges & l'Ane chargé de sel*, 41
FABLE XI. *Le Lion & le Rat*, 42
FABLE XII. *La Colombe & la Fourmi*, 43
FABLE XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, 44
FABLE XIV. *Le Lievre & les Grenouilles*; 45
FABLE XV. *Le Coq & le Renard*, 47
FABLE XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle*, 48
FABLE XVII. *Le Paon se plaignant à Junon*, 49
FABLE XVIII. *La Chatte métamorphosée en Femme*, 50

FABLE XIX

FABLE XIX. *Le Lion & l'Ane chassant ;* 52
FABLE XX. *Testament expliqué par Esope ,* 53

LIVRE TROISIEME.

FABLE I. *Le Meûnier , son Fils & l'Ane ,* 56
FABLE II. *Les Membres & l'Estomac ,* 59
FABLE III. *Le Loup devenu Berger ,* 61
FABLE IV. *Les Grenouilles qui demandent un Roi ,* 62
FABLE V. *Le Renard & le Bouc ,* 63
FABLE VI. *L'Aigle , la Laie & la Chatte ,* 64
FABLE VII. *L'Ivrogne & sa femme ,* 66
FABLE VIII. *La Goute & l'Araignée ,* 67
FABLE IX. *Le Loup & la Cicogne ,* 68
FABLE X. *Le Lion abbattu par l'Homme ,* 69
FABLE XI. *Le Renard & les Raisins ,* 70
FABLE XII. *Le Cygne & le Cuisinier ,* ibid.
FABLE XIII. *Les Loups & les Brebis ,* 71
FABLE XIV. *Le Lion devenu vieux ,* 72
FABLE XV. *Philomele & Progné ,* 73
FABLE XVI. *La Femme noyée ,* 74
FABLE XVII. *La Belette entrée dans un Grenier ,* 75
FABLE XVIII. *Le Chat & un vieux Rat ,* 76

LIVRE QUATRIEME.

FABLE I. *Le Lion Amoureux ,* 79
FABLE II. *Le Berger & la Mer ,* 81

FABLE III. *La Mouche & la Fourmi.* 83
FABLE IV. *Le Jardinier & son Seigneur,* 85
FABLE V. *L'Ane & le petit Chien,* 87
FABLE VI. *Le Combat des Rats & des Belettes,* 88
FABLE VII. *La Singe & le Dauphin,* 90
FABLE VIII. *L'Homme & l'Idole de bois,* 91
FABLE IX. *Le Geai paré des plumes du Paon,* 92
FABLE X. *Le Chameau & les Bâtons flottans,* 93
FABLE XI. *La Grenouille & le Rat,* 94
FABLE XII. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre,* 96
FABLE XIII. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf,* 98
FABLE XIV. *Le Renard & le Buste,* 99
FABLE XV. *Le Loup, la Chevre & le Chevreau,* 100
FABLE XVI *Le Loup, la Mere & l'Enfant,* 101
FABLE XVII. *Parole de Socrate,* 102
FABLE XVIII. *Le Vieillard & ses Enfans,* 103
FABLE XIX. *L'Oracle & l'Impie,* 105
FABLE XX. *L'Avare qui a perdu son Trésor,* 106
FABLE XXI. *L'Œil du Maître,* 107
FABLE XXII. *L'Alouette & ses Petits, avec le Maître d'un Champ,* 109

LIVRE CINQUIEME.

FABLE I. *Le Bucheron & Mercure,* 112
FABLE II. *Le Pot de terre & le Pot de fer,* 114
FABLE III. *Le petit Poisson & le Pêcheur,* 116
FABLE IV. *Les Oreilles du Lievre,* 117
FABLE V. *Le Renard qui a la queue coupée,* 118
FABLE VI. *La Vieille & les deux Servantes,* 119
FABLE VII. *Le Satyre & le Passant,* 119

FABLE VIII. *Le Cheval & le Loup*, 122
FABLE IX. *Le Laboureur & ses Enfans*, 123
FABLE X. *La Montagne qui accouche*, 124
FABLE XI. *La Fortune & le jeune Enfant*, ibid.
FABLE XII. *Les Médecins*, 126
FABLE XIII. *La Poule aux œufs d'or*, ibid.
FABLE XIV. *L'Ane portant des Reliques*, 127
FABLE XV. *Le Cerf & la Vigne*, ibid.
FABLE XVI. *Le Serpent & la Lime*; 128
FABLE XVII. *Le Lievre & la Perdrix*, 129
FABLE XVIII. *L'Aigle & le Hibou*, 130
FABLE XIX. *Le Lion s'en allant en guerre*, 132
FABLE XX. *L'Ours & les deux Compagnons*, ibid.
FABLE XXI. *L'Ane vêtu de la peau du Lion*, 134

LIVRE SIXIEME.

FABLE I. *Le Pâtre & le Lion*, 135
FABLE II. *Le Lion & le Chasseur*, 136
FABLE III. *Phæbus & Borée*, 137
FABLE IV. *Jupiter & le Métayer*, 139
FABLE V. *Le Cochet, le Chat, & le Souriceau*, 140
FABLE VI. *Le Renard, le Singe, & les Animaux*, 142
FABLE VII. *Le Mulet se vantant de sa Généalogie*, 143
FABLE VIII. *Le Vieillard & l'Ane*, ibid.
FABLE IX. *Le Cerf se voyant dans l'eau*, 144
FABLE X. *Le Lievre & la Tortue*, 145
FABLE XI. *L'Ane & ses Maîtres*, 147
FABLE XII. *Le Soleil & les Grenouilles*, 149
FABLE XIII. *Le Villageois & le Serpent*, 140
FABLE XIV. *Le Lion Malade & le Renard*, 150
FABLE XV. *L'Oiseleur, l'Autour & l'Alouette*, 151

FABLE XVI. *Le Cheval & l'Ane*, 150
FABLE XVII; *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, ibid.
FABLE XVIII. *Le Chartier embourbé*, 153
FABLE XIX. *Le Charlatan*, 154
FABLE XX. *La Discorde*, 156
FABLE XXI. *la jeune Veuve*, 157
EPILOGUE, 159

Fin de la Table de la premiere Partie.

FABLES
CHOISIES,

Miſes en Vers par M. DE LA FONTAINE.

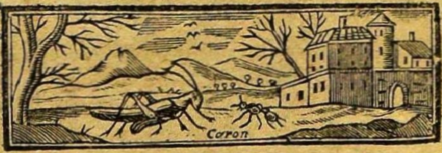
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN (1).

JE chante les Héros dont Eſope (2) eſt le pere,
Troupe de qui l'Hiſtoire, encore que menſongere,
Contient des vérités qui ſervent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, & même les Poiſſons.
Ce qu'ils diſent s'adreſſe à tous tant que nous ſommes.
Je me ſers d'Animaux pour inſtruire les hommes.

(1) Fils de Louis XIV.

(2) Célebre inventeur des Fables.

Illustre Rejetton d'un Prince aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faiſant fléchir les plus ſuperbes têtes,
Comptera déſormais tes jours par tes conquêtes;
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes Ayeux, & les vertus des Rois:
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer, en ces vers, de légeres peintures;
Et ſi de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.



LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale, ayant chanté
　　Tout l'Eté,
Se trouva fort dépourvue
Quand la biſe (1) fut venue;
Pas un ſeul petit morceau
De mouche ou de vermiſſeau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi ſa voiſine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour ſubſiſter
Juſqu'à la ſaiſon nouvelle.
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal (2),
Intérêt & principal (3).
La Fourmi n'eſt pas prêteuſe:
C'eſt-là ſon moindre défaut.
Que faiſiez-vous au tems chaud?

(1) Vent du Nord, qui contribue le plus au froid de l'hiver.

(2) Avant le tems où l'on recueille les grains, ainſi nommé parcequ'il arrive en Août, qu'on prononce *Oût.*

(3) La ſomme que vous m'aurez prêtée, avec les intérêts de cette ſomme.

Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour, à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez ! J'en suis fort aise ;
Hé bien, dansez maintenant.

FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

MAÎTRE Corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché (1),
Lui tint à-peu-près ce langage.
Hé bon jour, Monsieur du Corbeau !
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phœnix (2 des hôtes de ces Bois.
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie :
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit : Mon bon Monsieur,
Aprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau, honteux & confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

(1) Attiré.

(2) Le plus beau de tous les oiseaux, unique en son espece, & si rare, qu'il n'est pas trop sûr qu'il ait jamais existé.

FABLE III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

Une Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, & s'enfle, & se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : Regardez-bien, ma sœur,
Est-ce assez ? Dites-moi, n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs :
Tout petit Prince a des Ambassadeurs :
Tout Marquis veut avoir des Pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

Deux Mulets cheminoient ; l'un d'aveine chargé,
L'autre portant l'argent de la Gabelle (1).
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,

(1) L'argent des impôts.

N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette :
Quand l'Ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc (2) une troupe se jette,
Le saisit au frein, & l'arrête.
Le Mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups : il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit il, ce qu'on m'avoit promis ?
Ce Mulet, qui me suit, du danger se retire,
Et moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avois servi qu'un Meûnier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

(2) Deniers publics.

FABLE V.

Le Loup & le Chien.

Un Loup n'avoit que les os & la peau,
Tant les Chiens faisoient bonne garde :
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers :
Mais il falloit livrer bataille ;
Et le Mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire ;

D'être auſſi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les Bois, vous ferez bien :
Vos pareils y ſont miſérables,
Cancres, hères (1) & pauvres diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car, quoi ? Rien d'aſſuré : point de franche lipée (2) :
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
Preſque rien, dit le Chien, donner la chaſſe aux gens
Portans bâtons, & mendians ;
Flatter ceux du logis, à ſon maître complaire :
Moyennant quoi, votre ſalaire
Sera force reliefs (3) de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte careſſe.
Le Loup déja ſe forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant, il vit le col du Chien pelé :
Qu'eſt-ce cela ? lui dit-il. Rien. Quoi rien ? Peu de choſe.
Mais encor ? Le colier, dont je ſuis attaché,
De ce que vous voyez eſt peut-être la cauſe.
Attaché ! dit le Loup : Vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours ; mais qu'importe ?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune ſorte ;
Et ne voudrois pas même à ce prix un tréſor.
Cela dit, Maître Loup s'enfuit, & court encor.

(1) Malingres, décharnés.
(2) Repas qui ne coûte rien à des impudens qui vont y prendre part ſans avoir été invités.
(3) Les reſtes d'un repas.

FABLE VI.

La Genisse, la Chevre & la Brebis, en société avec le Lion.

LA Génisse (1), la Chevre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, Seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au tems jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les laqs de la Chevre un Cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie ;
Puis, en autant de parts le Cerf il dépeça :
Prit pour lui la premiere en qualité de Sire (2) :
Elle doit être à moi, dit-il ; & la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troisieme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrieme,
Je l'étranglerai tout d'abord.

(1) Jeune vache.

(2) Seigneur ou Roi : le Lion étant réputé Roi des animaux, comme l'Aigle celui des oiseaux.

FABLE VII.

La Besace.

JUPITER dit un jour : Que tout ce qui respire

S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur ;
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remede à la chose.
Venez Singe, parlez le premier ; & pour cause :
Voyez ces animaux : faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait, jusqu'ici, ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché (1) ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre (2).
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut ; de sa forme il se loua très fort,
Glosa sur l'Eléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queue, ôter à ses oreilles,
Que c'étoit une masse informe & sans beauté.
L'Eléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit,
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron (3) trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya, s'étant censurés tous,
Du reste contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espece excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx (4) envers nos pareils, & Taupes (5) envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

(1) Très imparfaitement formé.

(2) Vu son extrême laideur.

(3) Très petit animal, qu'on ne peut voir que par le moyen d'un microscope.

(4) Animal aux yeux très perçans.

(5) On croit communément que les Taupes n'ont point d'yeux.

Le Fabricateur (6) souverain
Nous créa Besaciers (7) tous de même maniere,
Tant ceux du tems passé que du tems d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(6) Créateur. (7) Gens portans besaces.

FABLE VIII.

L'Hirondelle & les petits Oiseaux.

Une Hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au tems que la chanvre (1) se seme,
Elle vit un Manant (2) en couvrir maints sillons (3).
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons,
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De-là naîtront engins (4) à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte & mainte machine,

(1) Chénevis, graine qui produit le Chanvre, dont on fait la corde & le fil.
(2) Un Paysan.
(3) Terre élevée entre deux rayons dans un champ labouré.
(4) Filets à prendre les oiseaux.

Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison:
Gâre la cage ou le chaudron.
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiseaux se moquerent d'elle:
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chéneviere (5) fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophête de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre (6) étant tout à-fait crûe,
L'Hirondelle ajoûta : Ceci ne va pas bien,
Mauvaise graine est tôt venue:
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte (7), & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés,
Feront aux Oisillons la guerre,
Quand reginglettes (8) & rézeaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place;
Demeurez au logis, ou changez de climat:

(5) Champ où croît le chanvre.

(6) Selon le bel usage, *chanvre* est masculin. La Fontaine a mieux aimé le faire féminin, comme il l'est encore dans quelques Provinces.

(7) C'est à-dire *ensemencée*. Le mot *couvert*, pris dans ce sens-là, est un terme d'agriculture assez usité à la campagne, mais qui n'est pas fort connu dans les grandes Villes.

(8) *Reginglette*. Sorte de piege pour attraper les oiseaux. Ce mot, usité dans quelques Provinces, est inconnu à Paris, où les Oiseliers disent Trébuchet, Colet, &c. au lieu de *Reginglette*.

Imitez le Canard, la Grue & la Bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément,
Que faisoient les Troyens (9), quand la pauvre Cassandre (10)
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

(9) Les habitans de l'ancienne ville de Troye, dans le tems qu'elle étoit attaquée par les Grecs.

(10) Fille du Roi Priam, dont on méprisoit les prophéties, qui cependant se trouvoient toujours très véritables.

FABLE IX.

Le Rat de Ville & le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans (1).

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.

(1) Restes d'oiseaux d'un goût délicat, parmi lesquels l'Ortolan passe pour un des plus friands morceaux.

Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la sale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale:
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussi-tôt:
Et le Citadin (2) de dire,
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le Rustique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Rois.

Mais rien ne vient m'interrompre:
Je mange tout à loisir.
Adieu donc: fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

(2) Le Rat de ville.

FABLE X.

Le Loup & l'Agneau.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un Agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colere,
Mais plutôt qu'elle considere
Que je me vas désalterant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né!
Reprit l'Agneau, je téte encore ma mere.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frere.
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens.
Car vous ne m'épargnez guére,
Vous, vos bergers & vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procès.

FABLE XI.

L'Homme & son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Un homme, qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.

Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans une erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit par-tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos Dames.
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands;
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse (1) ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure:
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés:
Il s'y voit, il se fâche; & ses yeux irrités
Pensent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; & cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même:
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les Peintres légitimes:
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le Livre des Maximes (2).

(1) On appelle *Narcisse*, tout homme entêté de sa beauté, réelle ou chimérique: par allusion à ce que dit la Fable, d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint si follement amoureux de lui-même, qu'il en perdit la vie.

(2) Celui des Maximes morales, composé par *le Duc de la Rochefoucault*.

FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon à plusieurs queues.

Un Envoyé du Grand Seigneur
Préféroit, dit l'Histoire un jour chez l'Empereur (1),
Les forces de son Maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre Prince a des dépendans
Qui, de leur chef, sont si puissans,
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, & qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une Hydre (2) au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef passe, & le corps, & chaque queue aussi.
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre Empereur & du nôtre.

(1) Celui d'Allemagne. (2) Serpent à plusieurs têtes.

FABLE XIII.

Les Voleurs & l'Ane.

Pour un Ane enlevé deux Voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poings trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisieme Larron,
Qui saisit Maître Aliboron (1).

L'Ane, c'est quelquefois une pauvre Province :
Les Voleurs, sont tel & tel Prince,
Comme le Transilvain, le Turc & le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise.
Un quart voleur survient qui les accorde net,
En se saisissant du Baudet.

(1) Nom burlesque qu'on donne à un Ane.

FABLE XIV.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ;
Les Dieux, sa Maîtresse & son Roi.
Malherbe (1) le disoit : j'y souscris quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille & gagne les esprits :
Les faveurs d'une Belle en sont souvent le prix.

(1) Excellent Poëte François, qui a vécu sous Henri IV, & Louis XIII.

Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide (2) avoit entrepris
L'éloge d'un Athlete (3); &, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'Athlete étoient gens inconnus,
Son pere un bon Bourgeois, lui sans autre mérite :
Matiere infertile & petite.
Le Poète d'abord, parla de son Héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor (4) & Pollux (4) : ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux Luteurs glorieux ;
Eleve leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient signalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces Dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athlete avoit promis d'en payer un talent :
Mais quant il le vit, le galant
N'en donna que le tiers ; & dit fort franchement
Que Castor & Pollux acquitassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi : nous ferons bonne vie :
Les conviés sont gens choisis :
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.

(2) Ancien Poète Grec, très célebre, dont il ne nous reste que quelques fragmens.

(3) On nommoit *Athletes* ceux qui, dans la Grece, paroissoient en divers lieux & en divers tems, devant de nombreuses assemblées de peuple, pour y disputer le Prix de la course, de la lutte, &c.

(4) Freres gémeaux, fils de Jupiter & de Léda, qui s'étant rendus fameux par leur adresse dans les exercices du corps & par leur valeur, furent placés entre les Etoiles après leur mort.

Il vient, l'on feſtine, l'on mange,
Chacun étant en belle humeur,
Un Domeſtique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il ſort de table, & la cohorte (5)
N'en perd pas un ſeul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ſes vers,
Ils l'avertiſſent qu'il déloge,
Et que cette maiſon va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie
Un pilier manque, & le plat-fonds,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe ſur le feſtin, briſe plats & flaccons,
N'en fait pas moins aux Echanſons (6).
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complette
La vengeance dûe au Poëte,
Une poutre caſſa les jambes à l'Athlete,
Et renvoya les conviés
Pour la plûpart eſtropiés.
La Renommée eut ſoin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle; on doubla le ſalaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere,
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ſes ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte; & dis premierement,
Qu'on ne ſauroit manquer de louer largement
Les Dieux & leurs pareils : de plus, que Melpomene (7)
Souvent, ſans déroger, trafique de ſa peine :

(5) Tout le reſte de la compagnie.

(6) Ceux qui avoient ſoin du buffet.

(7) Ici *Melpomene* ſe prend pour le Poëte lui-même, qu'on ſuppoſe inſpiré par cette Muſe.

Enfin, qu'on doit tenir notre art à quelque prix.
Les Grands ſe font honneur dès lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe (8) & le Parnaſſe (9)
Etoient freres & bons amis.

(8) Le ſéjour des Dieux.

(9) Montagne habitée par les Muſes.

FABLE XV.

La Mort & le Malheureux.

Un Malheureux appelloit tous les jours
La Mort à ſon ſecours.
O Mort, lui diſoit-il, que tu me ſemble belle!
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à ſa porte, elle entre, elle ſe montre.
Que vois-je? cria-t-il, ôtez-moi cet objet:
Qu'il eſt hideux! Que ſa rencontre
Me cauſe d'horreur & d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécenas (1) fut un galant homme:
Il a dit quelque part: (2) Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, gouteux, manchot; pourvu qu'en ſomme
Je vive, c'eſt aſſez, je ſuis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

(1) Favori de l'Empereur Auguſte, & grand protecteur des Gens de Lettres.

(2) *Debilem facito manu,*
Debilem pede, coxâ:
Tu ber adſtrue gibberum,
Lubricos quate dentes.
Vita dum ſupereſt, benè eſt.
Hanc mihi, vel acutâ
Si ſedeam cruce, ſuſtine.
Ces vers de Mécenas nous ont été conſervés par Seneque, *Epiſt.* 101.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la Fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon Original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécenas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à-propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

FABLE XVI.

La Mort & le Bucheron.

Un pauvre Bucheron, tout couvert de ramée (1) ;
Sous le fait du fagot, aussi-bien que des ans,
Gémissant & courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le Créancier, & la corvée (2),
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder :
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois, tu ne tarderas guere.

(1) Paquet de branches avec leurs feuilles.

(2) Travail que les Paysans doivent à leur Seigneur comme une redevance.

Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges, & ses deux Maîtresses.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison (1),
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant (2),
Et partant
De quoi choisir. Toutes vouloient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas une petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte; & l'autre un peu bien mûre ;
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant (3),

(1) Ayant bien des cheveux blancs

(2) De l'argent.

(3) Comme ce mot n'est plus d'usage aujourd'hui, la Fontaine s'est avisé fort à propos de nous l'expliquer lui-même. Il y a grande apparence qu'il l'avoit pris de Rabelais, qui dit en parlant du soin que l'on prenoit de l'éducation de Gargantua, que chaque matin *il étoit habillé, peigné, testonné, acoutré, & parfumé, durant lequel tems on lui répétoit les [illegible] du jour de devant*. Gargantua, l. 1. c. 23. Rabelais se sert encore ailleurs du mot *testonner* dans le même sens.

C'eſt-à-dire, ajuſtant ſa tête.
La vieille, à tout moment, de ſa part emportoit
Un peu du poil noir qui reſtoit,
Afin que ſon Amant en fût plus à ſa guiſe.
La jeune ſaccageoit les poils blancs à ſon tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête griſe
Demeura ſans cheveux, & ſe douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez ſi bien tondu;
J'ai plus gagné que perdu:
Car d'hymen (4) point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à ſa façon
Je vécuſſe, & non à la mienne;
Il n'eſt tête chauve qui tienne:
Je vous ſuis obligé, Belles, de la façon.

(4) De mariage,

FABLE XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

COMPERE le Renard ſe mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & ſans beaucoup d'apprêt.
Le galant, pour toute beſogne,
Avoit un brouet (1) clair, il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui ſervi ſur une aſſiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour ſe venger de cette tromperie,
A quelque-tems de-là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis

(1) Eſpece de bouillie fort claire.

De la Cicogne son hôtesse,
Loua très fort sa politesse :
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit sur-tout, Renards n'en manquent point :
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux & qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du Sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeûn retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris ;
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez vous à la pareille.

FABLE XIX.

L'Enfant & le Maître d'Ecole.

DANS ce récit je prétens faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa cheoir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule :
Par cet endroit passe un Maître d'école.
L'enfant lui crie, au secours, je péris.
Le Magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-tems s'avise
De le tancer. Ah le petit babouin !

Voyez

Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les Parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! & que je plains leur sort !
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant (1),
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

(1) C'est-à-dire, toute personne sujette à étaler avec affectation & mal-à-propos ses lectures, sa science, & même son éloquence. Cette description une fois admise, bien des hommes & des femmes, qui se croient à couvert du vice de pédanterie, en sont visiblement infectés.

FABLE XX.

Le Coq & la Perle.

Un jour un Coq détourna
Une Perle, qu'il donna
Au beau premier Lapidaire (1).
Je la crois fine, dit il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita

(1) Celui qui taille, polit, & met en œuvre les pierres précieuses, &c.

D'un Manuſcrit, qu'il porta
Chez ſon voiſin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il eſt bon,
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frêlons & les Mouches à miel.

A L'ŒUVRE on connoît l'artiſan.
Quelques rayons de miel ſans maître ſe trouverent;
Des Frêlons (1) les réclamerent:
Des Abeilles s'oppoſant,
Devant certaine Guêpe (2) on traduiſit la cauſe.
Il étoit mal aiſé de décider la choſe.
Les témoins dépoſoient qu'autour de ces rayons,
Des animaux aîlés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long-tems paru. Mais quoi! Dans les Frêlons
Ces enſeignes étoient pareilles.
La Guêpe, ne ſachant que dire à ces raiſons,
Fit enquête nouvelle; & pour plus de lumiere,
Entendit une fourmilliere.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une Abeille fort prudente.
Depuis tantôt ſix mois, que la cauſe eſt pendante (3),

(1) Eſpece de mouches qui s'introduiſent dans les ruches des Abeilles pour en piller le miel, incapables elles-mêmes de compoſer un ſuc ſi délicat.

(2) Autre ſorte de mouches mal-faiſantes.

(3) Eſt plaidée & débattue.

Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est tems désormais que le Juge se hâte:
N'a-t-il point assez léché l'Ours (4) !
Sans tant de contredits & d'interlocutoires (5),
Et de fatras, & de grimoires,
Travaillons, les Frêlons & nous:
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des Frêlons fit voir
Que cet art passoit leur savoir;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code (6):
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs:
On fait tant à la fin, que l'huître est pour le Juge,
Les écailles pour les Plaideurs.

(4) Expression proverbiale, pour dire, sucé, extenué, les Parties en prolongeant les procès.

(5) Terme de pratique.

(6) C'est le recueil des Loix.

FABLE XXII.

Le Chêne & le Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roseau,
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature.

Un Roitelet (1) pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête:
Cependant que mon front, au Caucase (2) pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon (3), tout me semble Zéphir (4).
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent (5).
La Nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots:
Du bout de l'horizon (6) accourt avec furie
Le plus terrible des enfans (7)
Que le Nord eût porté jusques-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon, le Roseau plie:
Le vent redouble ses efforts,

(1) Fort petit Oiseau. Qui voudra savoir pourquoi cet oiseau a été appellé *Roitelet*, c'est-à-dire petit Roi, n'a qu'à consulter Plutarque, dans son Traité, intitulé: *Instruction pour ceux qui manient affaires d'Etat*, chapitre 7. de la Traduction d'*Amyot*,

(2) Haute montagne en Asie.

(3) Vent très impétueux.

(4) Vent fort doux.

(5) Les eaux comme les étangs.

(6) L'extrémité apparente du Ciel.

(7) Un vent des plus violens.

Et fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel étoit voiſine (8),
Et dont les pieds touchoient à l'Empire (9) des Morts.

(8) Imité de Virgile, qui dit en parlant du Chêne :

. . . . Quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.
Georg. L. II. v. 291, 292.

(9) Expreſſion poétique, pour dire, *pénétroient fort avant dans la terre.*

Fin du premier Livre.

LIVRE DEUXIEME.

FABLE PREMIERE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUAND j'aurois en naissant reçu de Calliope (1)
Les dons qu'à ses Amans cette Muse a promis,
Je les consacrerois aux Mensonges (2) d'Esope :
Le mensonge & les Vers de tout tems sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le Loup & répondre l'Agneau :
J'ai passé plus avant, les Arbres & les Plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes :
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ?
Vraiment, me diront nos Critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,

(1) Une des Muses. (2) Fables, fictions.

Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiere Cité :
Quand un Cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare & nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse (3),
Le vaillant Dioméde (3), Ajax (3) l'impétueux,
Que ce Colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses Dieux mêmes en proie :
Stratagême inoui, qui des Fabricateurs
Paya la constance & la peine.
C'est assez, me dira quelqu'un de nos Auteurs,
La période est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre Cheval de bois,
Vos Héros avec leurs Phalanges (4),
Ce sont des contes plus étranges,
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Et bien, baissons d'un ton. La jalouse Amarille
Songeoit à son Alcipe, & croyoit de ses soins
N'avoir que ses Moutons & son Chien pour témoins.
Tircis, qui l'apperçut, se glisse entre des saules,
Il entend la Bergere adressant ces paroles
Au doux Zéphir, & le priant
De les porter à son amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon Censeur à l'instant,
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit Censeur, te tairas-tu ?
Ne saurois-je achever mon conte ?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

(3) Princes, Héros Grecs. (4) Troupes de soldats.

Les délicats sont malheureux :
Rien ne sauroit les satisfaire.

FABLE II.

Conseil tenu par les Rats.

UN Chat, nommé Rodilardus,
Faisoit des Rats telle déconfiture (1),
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sépulture
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son sou ;
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or un jour, qu'au haut & au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa Dame,
Le demeurant des Rats tint Chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur Doyen, personne très prudente,
Opina qu'il falloit, & plutôt que plûtard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiroient sous terre ;
Qu'il n'y avoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen.
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point ; je ne suis pas si sot :
L'autre : Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints Chapitres vûs,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;

(1) Destruction.

Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines;
Voire (2) Chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer?
La Cour en Conseillers foisonne.
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne.

(2) *Voire* est un vieux mot, mais si bien placé dans cet endroit, que les Dames qui lisent cette Fable ne s'apperçoivent pas de son ancienneté. D'où je suis tenté de conclure qu'on pourroit employer avec succès bien des mots surannés, qu'on a laissé perdre sans en mettre d'autres à la place, & qui, employés à propos, plairoient comme dans la Fontaine; ce qu'on ne peut pas dire de cette foule de mots nouveaux qu'on substitue tous les jours à d'autres très usités, qui par-là sont en danger de se perdre.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard, par devant le Singe.

Un Loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appellé (1).
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque Partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de Singe, à Fait plus embrouillé.
Le Magistrat suoit en son lit de Justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempêté,
Le Juge, instruit de leur malice,
Leur dit: Je vous connois de long-tems, mes amis,
Et tous deux vous pairez l'amende:

(1) Accusé en Justice.

Car, toi Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, Renard, a pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit, qu'à tort & à travers,
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phedre. C'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

Deux Taureaux combattoient à qui posséderoit
Une Génisse avec l'Empire.
Une Grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant (1).
Eh, ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne regnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre: il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la Génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens:
Il en écrasoit vingt par heure.

(1) Une autre Grenouille.

Hélas ! On voit que de tous tems
Les Petits ont pâti des sottises des Grands (2).

(2) Ce qui revient à ce que dit Horace à l'occasion de la guerre de Troie : *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.*

FABLE V.

La Chauvesouris & les deux Belettes.

UNE Chauvesouris donna, tête baissée,
Dans un nid de Belette, & si-tôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les Souris de long-tems courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes vous pas Souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi Souris ! Des méchans vous ont dit ces nouvelles :
Grace à l'Auteur de l'Univers,
Je suis Oiseau ; voyez mes aîles :
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raison plut, & sembla bonne.
Elle fait si bien, qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette, aux Oiseaux ennemie.
La voilà de rechef en danger de sa vie.
La Dame du logis, avec son long museau,
S'en alloit la croquer en qualité d'Oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.

Qui fait l'Oiseau ? c'est le plumage.
Je suis Souris : vivent les Rats,
Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui d'écharpe changeans (1),
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue (2).
Le Sage dit, selon les gens,
Vive le Roi, vive la Ligue (3).

(1) Paroissans tantôt d'un parti & tantôt d'un autre. C'est une chose ordinaire que les partis se distinguent les uns des autres par des écharpes de différentes couleurs.

(2) Faire la figue signifie se moquer.

(3) Parti opposé à celui du Roi.

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une fléche.

MORTELLEMENT atteint d'une fléche empennée (1),
Un Oiseau déploroit sa triste destinée ;
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur,
Faut-[illegible] à son propre malheur !
Cruels Humains, vous tirez de nos aîles
De quoi faire voler vos machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet (2) toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(1) Munie de plumes, qui contribuent à la direction & à la rapidité de son vol.

(2) Si, selon la Fable, les hommes sont *enfans de Japet*, on ne voit pas trop bien comment elle a pu attribuer la formati[illegible]omme à Prométhée [illegible] Japet. Mais [illegible] seroit ridicule de s'arrêter ici à démêler cette fusée.

FABLE VII.

La Lice & ſa Compagne.

Une Lice (1), étant ſur ſon terme (2),
Et ne ſachant où mettre un fardeau ſi peſant,
Fait ſi bien qu'à la fin ſa Compagne conſent
De lui prêter ſa hutte, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque tems ſa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchoient, diſoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce ſecond terme échu, l'autre lui redemande
Sa maiſon, ſa chambre, ſon lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit :
Je ſuis prête à ſortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déja forts.

Ce qu'on donne aux Méchans, toujours on le regrette :
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laiſſez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tôt pris quatre.

(1) Une groſſe Chienne.
(2) Prête à mettre bas ſes petits.

FABLE VIII.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'Aigle donnoit la chasse à Maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'Escarbot (1) se rencontre en chemin :
Je laisse à penser si ce gîte
Etoit sûr : mais où mieux ? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant sur lui, nonobstant cet asyle,
L'Escarbot intercede, & dit :
Princesse des Oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et, puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compere.
L'Oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aîle l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné
Vole au nid de l'Oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,
Remplit le Ciel de cris ; &, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mere affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son tems, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces Bois

(1) Espece d'Insecte.

N'en dormit de plus de ſix mois.
L'Oiſeau qui porte Ganimede (2),
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépoſe en ſon giron ſes œufs, & croit qu'en paix
Ils ſeront dans ce lieu; que pour ſes intérêts
Jupiter ſe verra contraint de les défendre :
Hardi qui les iroit là prendre.
Auſſi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte :
Le Dieu la ſecouant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle ſut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au déſert,
De quitter toute dépendance ;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tut.
Devant ſon Tribunal l'Eſcarbot comparut,
Fit ſa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort :
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tranſporter le tems où l'Aigle fait l'Amour :
En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'hiver, &, comme la Marmote,
Se cache & ne voit point le jour.

(2) Bel enfant, aimé de Jupiter qui l'enleva ſur ſon Aigle.

FABLE IX.

Le Lion & le Moucheron.

VA-T-EN, chétif inſecte, excrément de la terre.
C'eſt en ces mots, que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.

L'autre lui déclara la guerre.
Penſes-tu, lui dit il, que ton titre de Roi
Me faſſe peur, ni me ſoucie ?
Un Bœuf eſt plus puiſſant que toi,
Je le mene à ma fantaiſie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui même il ſonna la charge,
Fut le Trompette, & le Héros.
Dans l'abord il ſe met au large,
Puis prend ſon tems, fond ſur le cou
Du Lion qu'il rend preſque fou.
Le Quadrupede (1) écume, & ſon œil étincelle :
Il rugit : on ſe cache, on tremble à l'environ ;
Et cette allarme univerſelle
Eſt l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine, & tantôt le muzeau.
Tantôt entre au fond du nazeau.
La rage alors ſe trouve à ſon faîte montée.
L'inviſible ennemi triomphe, & rit de voir
Qu'il n'eſt griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en ſang ne faſſe ſon devoir.
Le malheureux Lion ſe déchire lui-même,
Fait raiſonner ſa queue à l'entour de ſes flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais ; & ſa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà ſur les dents.
L'Inſecte, du combat ſe retire avec gloire :
Comme il ſonna la charge, il ſonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, & rencontre en chemin
L'embuſcade d'une Araignée (2) :
Il y rencontre auſſi ſa fin.

Quelle choſe, par là, peut nous être enſeignée ?
J'en vois deux, dont l'une eſt qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre ſont ſouvent les plus petits :

(1) Une bête à quatre pieds.

(2) Une toile d'Araignée où le Moucheron fut pris.

L'autre

L'autre, qu'aux grands périls tel a pu ſe ſouſtraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de ſel.

Un Anier, ſon ſceptre à la main (1),
Menoit, en Empereur Romain,
Deux Courſiers (2) à longues oreilles.
L'un d'éponges chargé marchoit comme un Courier :
Et l'autre ſe faiſant prier
Portoit, comme on dit, les bouteilles (3).
Sa charge étoit de ſel. Nos gaillards pélerins,
Par monts, par vaux & par chemins,
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchés ſe trouverent.
L'Anier, qui tous les jours traverſoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chaſſant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à ſa tête,
Dans un trou ſe précipita,
Revint ſur l'eau, puis s'échappa :
Car au bout de quelques nagées
Tout ſon ſel ſe fondit ſi bien,
Que le Baudet ne ſentit rien
Sur ſes épaules ſoulagées.
Camarade épongier prit exemple ſur lui,

(1) Son fouet, ou ſon baton.

(2) On donne le nom de *Courſier* à de [illegible] & [illegible] Chevaux; ici ce ſont deux Anes, dont les oreilles ſont, [illegible] proportion, beaucoup plus longues que celles des Chevaux.

(3) Marchoit lentement, comme s'il eut porté des bouteilles.

Comme un Mouton qui va dessus la foi d'autrui (4).
Voilà mon Ane à l'eau, jusqu'au col il se plonge,
Lui, le Conducteur & l'éponge.
Tous trois bûrent d'autant : l'Anier & le Grison
Firent à l'éponge raison (5).
Celle ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane succombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte & certaine mort,
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe.
C'est assez qu'on ait vû par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

(4) Fait sottement ce qu'il voit faire à d'autres.

(5) Se remplirent d'eau comme l'éponge.

FABLE XI.

Le Lion & le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des Animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un Lion, d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des Forêts,
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissemens ne le pûrent défaire.

Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de tems
Font plus que force ni que rage.

FABLE XII.

La Colombe & la Fourmi.

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe :
Quand sur l'eau se panchant une Fourmis y tombe.
Et dans cet Océan (1) l'on eût vû la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussi-tôt usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,
Ce fut un Promontoire (2) où la Fourmis arrive.
Elle se sauve ; & là-dessus
Passe un certain Croquant (3) qui marchoit les piés nus :
Ce Croquant par hasard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit l'Oiseau de Venus (4),
Il le croit en son pot, & déja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmi le pique au talon.
Le Vilain (5) retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, & tire de long (6).

(1) La grande mer, par rapport à la Fourmi.

(2) Pointe de terre ou de roche, qui avance dans la mer.

(3) Un Paysan. En 1637, sous Louis XIII, il se fit un soulevement de quelques Communes dans le Périgord & la Xaintonge, qui, sous prêtexte de liberté, ne vouloient plus payer de subsides ; & se nommoient *Croquans*. De-là ce nom a été employé pour désigner en général un pauvre Paysan, un Villageois.

(4) La Colombe.

(5) Mot ancien, qui signifie un Paysan. De *Villa*, Maison de campagne, a été formé *Villanus*, qui n'est que de la basse latinité.

(6) S'envole au plus vîte.

Le foupé du Croquant avec elle s'envole :
Point de Pigeon pour une obole.

FABLE XIII.

L'Aſtrologue qui ſe laiſſe tomber dans un puits.

Un Aſtrologue un jour ſe laiſſa cheoir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête ;
Tandis qu'à-peine à tes pieds tu peux voir,
Penſes-tu lire au-deſſus de ta tête ?

Cette aventure en ſoi, ſans aller plus avant,
Peut ſervir de leçon à la plûpart des hommes.
Parmi ce que de gens ſur la terre nous ſommes,
Il en eſt peu qui fort ſouvent
Ne ſe plaiſent d'entendre dire,
Qu'au livre du Deſtin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homere & les ſiens ont chanté,
Qu'eſt-ce ? que le hazard parmi l'Antiquité,
Et parmi nous la Providence.
Or du hazard il n'eſt point de ſcience :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeller hazard, ni fortune, ni ſort,
Toutes choſes très incertaines.
Quant aux volontés ſouveraines
De celui qui fait tout, & rien qu'avec deſſein,
Qui les ſait, que lui ſeul ? Comment lire en ſon ſein ?
Auroit-il imprimé ſur le front des Etoiles
Ce que la nuit des tems renferme dans ſes voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l'eſprit
De ceux qui de la Sphére & du Globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?

Nous rendre, dans les biens, de plaiſirs incapables?
Et cauſant du dégoût pour ces biens prévenus (1),
Les convertir en maux devant qu'ils ſoient venus?
C'eſt erreur: ou plutôt c'eſt crime, de le croire.
Le Firmament ſe meut, les Aſtres font leur cours,
Le Soleil nous luit tous les jours:
Tous les jours ſa clarté ſuccede à l'ombre noire,
Sans que nous en puiſſions autre choſe inférer
Que la néceſſité de luire & d'éclairer,
D'amener les ſaiſons, de meurir les ſemences,
De verſer ſur les corps certaines influences.
Du reſte, en quoi répond au ſort toujours divers,
Ce train toujours égal dont marche l'Univers?
Charlatans, Faiſeurs d'horoſcope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe.
Emmenez avec vous les Souffleurs tout d'un tems (2);
Vous ne méritez pas plus de foi, que ces gens.

Je m'emporte un peu trop: revenons à l'hiſtoire
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de ſon art menſonger,
C'eſt l'image de ceux qui bâillent aux chimeres,
Cependant qu'ils ſont en danger,
Soit pour eux, ſoit pour leurs affaires.

(1) Anticipés par notre imagination.

(2) Les Chymiſtes, qui s'amuſent à chercher la pierre philoſophale, c'eſt-à-dire, le moyen de convertir les métaux communs en or.

FABLE XIV.

Le Lievre & les Grenouilles.

Un Lievre en ſon gîte (1) ſongeoit,

(1) L'endroit où il ſe retire pour dormir & ſe repoſer.

(Car, que faire en un gîte à moins que l'on ne songe).
Dans un profond ennui ce Lievre se plongeoit :
Cet animal est triste, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux.
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur : toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh ! la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre Lievre ;
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fiévre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matiere,
Entend un leger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniere.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes :
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! Je mets l'allarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre ?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XV.

Le Coq & le Renard.

SUR la branche d'un arbre étoit en ſentinelle
Un vieux Coq adroit & matois (1).
Frere, dit un Renard, adouciſſant ſa voix,
Nous ne ſommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer, deſcends que je t'embraſſe.
Ne me retarde point, de grace :
Je dois faire aujourd'hui vingt poſtes ſans manquer ;
Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires,
Nous vous y ſervirons en freres.
Faites-en les feux dès ce ſoir ;
Et cependant viens recevoir
Le baiſer d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix.
Et ce m'eſt une double joie
A la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,
Qui, je m'aſſure, ſont couriers,
Que pour ce ſujet on envoie.
Ils vont vîte, & ſeront dans un moment à nous.
Je deſcens : nous pourrons nous entrebaiſer tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite eſt longue à faire.
Nous nous réjouirons du ſuccès de l'affaire
Une autre fois. Le galant auſſi-tôt
Tire ſes grégues (2) gagne au haut,

(1) Ruſé.

(2) Vieux mot, pour dire, tirer ſes chauſſes, s'enfuir. *Ménage* ſoupçonne que *Grégue* vient de *Græca*, comme qui diroit, *Culotte à la Grecque.*

Mal content de son stratagême.
Et notre vieux Coq, en soi-même,
Se mit à rire de sa peur :
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'Oiseau de Jupiter (1) enlevant un Mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai Mouton de sacrifice (2).
On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disoit, en le couvant des yeux,
Je ne sais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paroît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La Moutonniere créature
Pesoit plus qu'un fromage ; outre que sa toison
Etoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée, à-peu-près de la même façon
Que la barbe de Polyphême (3).
Elle empêtra si bien les serres (4) du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ses enfans pour servir d'amusette.

(1) L'Aigle.

(2) Tel qu'on les offroit aux Dieux.

(3) Un Cyclope des plus monstrueux.

(4) Les pattes.

Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
Mal prend aux Volereaux de faire les Voleurs.
L'exemple est un dangereux leure (5).
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs :
Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure.

(1) Attrait captieux, qui n'est bon qu'à tromper ceux qui courent après,

---

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

Le Paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure ;
Le chant (1) dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du Printems.
Junon répondit en colere :
Oiseau jaloux, & qui devrois te taire,
Est ce à toi d'envier la voix du Rossignol,
Toi, que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, & qui semble à nos yeux
La boutique d'un Lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.

(1) Le chant du Paon n'a rien d'agréable. C'est plutôt un miaulement qu'un chant.

Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur & la force en partage ;
Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau sert pour le présage,
La Corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contens de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en Femme.

Un homme chérissoit éperduement sa Chatte,
Il la trouvoit mignone, & belle, & délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prieres, par larmes,
Par sortileges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin,
Que sa Chatte, en un beau matin,
Devient femme. Et le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait cette épouse nouvelle,
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de Chatte ;
Et poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout & par tout.
Lorsque quelques Souris, qui rongeoient de la natte,

Troublerent le plaisir de nouveaux m
Aussi-tôt la femme est sur pié :
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture.
Pour cette fois, elle accourut à point :
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli (1).
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer:
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourches, ni d'étrivieres
Ne lui font changer de manieres ;
Et fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez
Il reviendra par les fenêtres.

(1) Tout ce que nous dit ici la Fontaine, Horace l'a renfermé plus heureusement, à mon avis, dans ce vers :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.
Epist. x. lib. I.

& je ne saurois m'empêcher d'ajouter, sans décider pourtant, que la Fontaine auroit beaucoup mieux fait de terminer sa Fable par ces deux vers :

Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

car le reste n'est qu'une foible répétition de la même pensée, où je crois que la Fontaine s'est engagé par l'envie d'imiter Horace.

**

FABLE XIX.

Le Lion, & l'Ane chassant.

LE Roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer (1). Il célébroit sa fête.
Le Gibier du Lion ce ne sont point moineaux,
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs, bons & beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministere
De l'Ane, à la voix de Stentor (2).
L'Ane, à Messer Lion, fit office de Cor (3).
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire; assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix:
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable,
La frayeur saisissoit les hôtes de ces Bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piege inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié.
Si je ne connoissois ta personne & ta race,
J'en serois moi-même effrayé.
L'Ane, s'il eut osé, se fût mis en colere,
Encor qu'on le raillât avec juste raison:
Car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron?
Ce n'est pas-là leur caractere.

(1) Aller à la chasse du gibier.

(2) Un Grec, qui, selon Homere, avoit la voix fort supérieure à celle des autres hommes.

(3) Trompe de chasse, qui réjouit & anime les Chasseurs & les Chiens.

FABLE XX.

Testament expliqué par Esope.

SI ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'Oracle de la Grece:
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'Aréopage (1). En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles;
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuse, une coquette,
La troisieme avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les Loix municipales (2),
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part (3).
Le pere mort, les trois femelles
Coururent au testament sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du Testateur;
Mais en vain: car comment comprendre
Qu'aussi-tôt que chacune sœur
Ne possedera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mere?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le pere?

(1) Sénat, ou Assemblée des Juges d'Athenes.
(2) Loix de la Ville.
(3) La part qui lui devoit être donnée.

L'affaire est consultée ; & tous les Avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres,
Y jettent leur bonnet (4) se confessent vaincus ;
Et conseillent aux héritieres
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils ce que le Conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté,
Si mieux n'aime la mere en créer une rente,
Dès le décès du mort, courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteilles,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie ( ),
Les esclaves de bouche ; & pour dire en deux mots ;
L'attirail de la goinfrerie.
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, & les meubles exquis,
Les Eunuques & les coeffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troisieme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire ;
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi, chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,

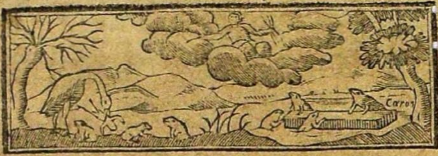
(4) Expression figurée, pour dire qu'ils se déclarent incapables d'expliquer le testament.

(5) Vin Grec, fort doux. Ici *Malvoisie* se prend pour toute sorte de bon vin.

Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva
Le partage & le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du tems & des peines,
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique (6)
Auroit de reproches de lui !
Comment ! Ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un Testateur ! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable:
A la Coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses :
La Biberonne eut le bétail :
La Ménagere eut les coeffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien (7);
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marirolent dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent;
Paieroient leur mere tout comptant;
Ne posséderoient plus les effets de leur pere,
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

(6) Cette partie de la Grece, dont Athenes étoit la capitale.
(7) Esope, né en Phrygie.

Fin du deuxieme Livre.



LIVRE TROISIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Meûnier, son Fils & l'Ane.

A M. D. M.

L'INVENTION des Arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'Apologue (1) à l'ancienne Grece :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes:
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan (2) Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa Lyre,
Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls & sans témoins,
(Comme ils se confioient leurs pensers & leurs soins.)
Racan commence ainsi : Dites moi, je vous prie,
Vous, qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses dégrés avez déja passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;

(1) Fable instructive.
(2) Excellent Poëte François, mort en 1670.

A quoi me résoudrai-je ? Il est tems que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance,
Dois je dans la Province établir mon séjour ?
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes :
La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses allarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter,
Mais j'ai les miens la Cour, le peuple, à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit, qu'un Meûnier & son Fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane, un certain jour de Foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
Puis cet homme & son fils le portent comme un lustre (3).
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre !
Le premier qui le vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance :
Il met sur pieds sa bête, & la fait détaler.
L'Ane, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure (4).
Il fait monter son fils, il suit ; & d'avanture
Passent trois bons Marchands. Cet objet leur déplût.
Le plus vieux, au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là oh, descendez que l'on ne vous le dise ;
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise.

(3) Grand Chandelier à branche.
(4) Ne s'en met point en peine.

C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles paſſant, l'une dit : C'eſt grand'honte
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Ane, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.
Paſſez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup ſur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troiſieme troupe
Trouve encore à gloſer : L'un dit : Ces gens ſont fous:
Le Baudet n'en peut plus ; il mourra ſous leurs coups.
Hé quoi, charger ainſi cette pauvre Bourique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique ?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre ſa peau.
Parbleu, dit le Meûnier, eſt bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & ſon pere.
Eſſayons toutefois, ſi par quelque maniere
Nous en viendrons à bout. Ils deſcendent tous deux :
L'Ane ſe prélaſſant (5) marche ſeul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit : Eſt-ce la mode
Que Baudet aille à l'aiſe, & Meûnier s'incommode ?
Qui de l'Ane ou du Maître eſt fait pour ſe laſſer ?

(5) Prenant l'air grave & majeſtueux d'un Prelat. On trouve *ſe prélaſſer* dans Rabelais; & c'eſt apparemment de-là que la Fontaine l'a tiré. *Je vis Diogenes*, dit Epiſtemon, revenu des Enfers, *qui ſe prélaſſoit en magnificence avec une grande robe de pourpre & un ſceptre en ſa dextre, & faiſoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien rapetaſſé ſes chauſſes.* Pantagruel, liv. II. ch. 30. Et ailleurs, parlant du Bucheron à qui Mercure avoit préſenté trois coignées, l'une d'or, l'autre d'argent, & une troiſieme de bois, & qui s'étant contenté de celle de bois qu'il avoit perdue, reçut les deux autres en récompenſe de ſa bonne-foi ; il ajoute : *Ainſi*, le Bucheron *s'en va prélaſſant par le Pays, faiſant bonne trogne parmi ſes Parochiens & voiſins.*

Je conſeille à ces gens de le faire enchaſſer.
Ils uſent leurs ſouliers, & conſervent leur Ane :
Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,
Il monte ſur ſa bête, & la chanſon le dit.
Beau triot de Baudets ! Le Meûnier repartit,
Je ſuis Ane, il eſt vrai, j'en conviens, je l'avoue :
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, & fit bien.

Quant à vous, ſuivez Mars, ou l'Amour, ou le
Prince,
Allez, venez, courez, demeurez en Province,
Prenez femme, Abbaye, emploi, gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE II.

Les Membres & l'Eſtomac.

JE devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Meſſer Gaſter (1) en eſt l'image.
S'il a quelque beſoin, tout le corps s'en reſſent.
De travailler pour lui les membres ſe laſſant,
Chacun d'eux réſolut de vivre en Gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaſter.
Il faudroit, diſoient-ils, ſans nous qu'il vécût d'air.
Nous ſuons, nous peinons comme bêtes de ſomme :
Et pour qui ? pour lui ſeul : nous n'en profitons pas ;
Notre ſoin n'aboutit qu'à fournir ſes repas.

(1) *L'Eſtomac.* C'eſt dans ce ſens-là que Rabelais s'eſt aviſé d'employer le mot de *Gaſter*, qui eſt originairement Grec.

Chommons (2), c'est un métier qu'il veut nous faire
apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster, qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur:
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur:
Chaque membre en souffrit: les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oisif & paresseux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne; & la chose est égale.
Tout travaille pour elle; & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'Artisan de ses peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magistrat,
Maintient le Laboureur, donne paie au Soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'Etat.

Menenius (3) le sût bien dire.
La Commune s'alloit séparer du Sénat.
Les Mécontens disoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja posté,
La plûpart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius lui fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables;
Et par cet Apologue insigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.

(2) Chommer, c'est se reposer, comme dans un jour de fête.

(3) Senateur Romain, du tems des Consuls.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

Un Loup, qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton:
Sans oublier la Cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau:
C'est moi qui suis Guillot, Berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le Sycophante (1) approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément.
Son Chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.
La plûpart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, & pour pouvoir mener vers son fort les Brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire;
Mais cela gâta son affaire.
Il ne put du Pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les Bois,
Et découvrit tout le mystere.
Chacun se réveille à ce son,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir, ni se defendre.

(1) Trompeur.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.

Quiconque est Loup, agisse en Loup;
C'est le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les Grenouilles se lassant
De l'état Démocratique (1),
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir Monarchique (2).
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique:
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte & fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-tems regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un Géant nouveau.
Or c'étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiere,
Qui de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa taniere.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilliere,
Et leur troupe à la fin se rendit familiere
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le souffre, & se tient toujours coi.

(1) Où le Peuple gouverne.

(2) Au gouvenement souverain d'un seul, qu'on nomme *Monarque*, *Roi*, *Prince*, &c.

Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce Peuple, un Roi qui se remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir :
Et Grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre desir
A ses loix croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premierement
Garder votre Gouvernement :
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier Roi fût débonnaire & doux :
De celui-ci contentez-vous.
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

Le Renard & le Bouc.

CAPITAINE Renard alloit de compagnie
Avec son ami Bouc des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez.
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
Là, chacun d'eux se désaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous, compere ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes aussi :
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premierement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai,

Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon; & je loue
Les gens bien ſenſés comme toi.
Je n'aurai jamais, quant à moi,
Trouvé ce ſecret, je l'avoue.
Le Renard ſort du puits, laiſſe ſon compagnon;
Et vous lui fait un beau ſermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la legere (1),
Deſcendu dans ce puits. Or, adieu, j'en ſuis hors:
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute choſe il faut conſidérer la fin.

(1) Imprudemment ſans réflexion.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie, & la Chatte.

L'Aigle avoit ſes petits au haut d'un arbre creux,
La Laie (1) au pied, la Chatte entre les deux;
Et ſans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nouriſſons faiſoient leur tripotage.
La Chatte détruiſit par ſa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: Notre mort
(Au moins de nos enfans, car c'eſt tout un aux meres)
Ne tardera poſſible gueres.
Voyez vous à nos pieds fouïr inceſſamment
Cette maudite Laie, & creuſer une mine?
C'eſt pour déraciner le chêne aſſurément,
Et de nos nourriſſons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils ſeront dévorés;

(1) La femelle du Sanglier.

Qu'ils

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la Laie étoit en gésine (2).
Ma bonne amie & ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits;
Obligez moi de n'en rien dire:
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La Chatte en son trou se retire.
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la Laie encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une & l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion:
L'Oiseau Royal, en cas de mine,
La Laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent Marcassine, & de la gent Aiglonne,
Qui n'allât de vie à trépas:
Grand renfort (3) pour Messieurs les Chats.

Que ne fait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse?
Des malheurs qui sont sortis
De la boëte de Pandore (4),
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

(2) Venoit de mettre bas ses petits Marcassins.

(3) Grosse provision de bouche.

(4) Très belle fille, forgée par Vulcain, à laquelle Jupiter donna une boëte remplie de toute sorte de maux.

FABLE VII.

L'Ivrogne & sa Femme.

CHACUN a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus (1)
Altéroit sa santé, son esprit & sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa Femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un draps des Morts.
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton (2),
Masquée, & de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa biere,
Lui présente un chaudeau (3) propre pour Lucifer,
L'époux alors ne doute en aucune maniere,
Qu'il ne soit citoyen d'Enfer.
Quelle personne es-tu? dit il à ce Phantôme.
La Céleriere (4) du Royaume
De Satan, reprit-elle; & je porte à manger

(1) Un franc ivrogne

(2) Une des trois Furies de l'Enfer.

(3) Bouillon ou potage. *Chaudeau*, Jusculum : *Nicot*. De *Caldellum*, parce-qu'on le prend chaud, dit Ménage, dans son *Dictionnaire Etymologique*

(4) C'est le nom qu'on donne, chez les Religieuses, à celle qui a soin de recevoir & d'employer le revenu de la maison.

A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer,
Tu ne leur portes point à boire ?

FABLE VIII.

La Goute & l'Araignée.

QUAND l'Enfer eut produit la Goute & l'Araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalemen t à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites,
Et ces Palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes :
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'Aragne, aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les Palais pleins
De ces gens nommés Médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend avec plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme
Ni que d'en déloger, & faire mon paquet
Jamais Hipocrate (1) me somme.
L'Aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie (2),
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.

(1) Prince de la Médecine, pour dire un habile Médecin, quel qu'il soit.

(2) Pris possession pour toute sa vie.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile issue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la Goute. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse Aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer. Goute bien tracassée (3)
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh ! Je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un Prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger
Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très sagement de changer de logis.

(3) C'est-à-dire, que l'exercice est un des meilleurs remedes contre la Goute.

FABLE IX.

Le Loup & la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie (1),
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.

(1) D'un grand repas.

Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de-là passe une Cicogne.
Il lui fait signe, elle accourt.
Voilà l'Opératrice aussi-tôt en besogne.
Elle retira l'os : puis pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne commere.
Quoi ! Ce n'est pas encore beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez vous êtes une ingrate,
Ne tombez jamais sous ma patte.

FABLE X.

Le Lion abbattu par l'Homme.

On exposoit une peinture,
Où l'Artisan avoit tracé
Un Lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire ;
Mais l'Ouvrier vous a déçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confreres savoient peindre.

FABLE XI.

Le Renard & les Raisins.

CERTAIN Renard Gascon (1), d'autres disent Normand (2),
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils sont trop verds dit-il, & bons pour des Goujats (3).
Fit il pas mieux que de se plaindre ?

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à justifier ses fautes, par quelque trait de plaisanterie, bonne ou mauvaise.

(2) Plein de dissimulation, porté, comme par instinct, à répondre indirectement & obscurément à ceux qui lui parlent ; &, lorsqu'il le trouve bon, à leur dire nettement tout le contraire de ce qu'il pense.

(3) Valets de Soldats.

FABLE XII.

Le Cygne & le Cuisinier.

DANS une Ménagerie (1)
De Volatilles remplie
Vivoient le Cygne & l'Oison :
Celui-ci destiné pour les regards du Maître,
Celui-ci pour son goût : l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin (2), l'autre de la maison.

(1) Où l'on nourrit la volaille.

(2) Fréquentant le plus ordinairement le Jardin, comme l'autre la Maison.

Des fossés du Château faisant leurs galeries (3),
Tantôt on les eût vûs côte à côte nâger,
Tantôt courir sur l'onde, & tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuisinier ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oison le Cygne ; & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi ! Je mettrois, dit-il, un tel chanteur (4) en soupe !
Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe (5),
Le doux parler ne nuit de rien.

(3) Leur lieu de plaisance.

(4) Le chant mélodieux des Cygnes n'est fondé que sur une Tradition poëtique, dont la vérité n'a jamais été confirmée par l'évenement.

(5) C'est-à-dire, qui nous talonnent, qui nous suivent de fort près.

FABLE XIII.

Les Loups & les Brebis.

Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, se faisoient maints habits ;
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.

La paix se conclut donc : on donne des ôtages,
Les Loups, leurs Louvetaux ; & les Brebis, leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par les Commissaires,
Au bout de quelque tems que Messieurs les Louvats (1)
Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le tems que dans la Bergerie
Messieurs les Bergers n'étoient pas,
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les Bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secretement.
Les Chiens qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut si-tôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

(1) Les jeunes Loups.

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion, terreur des Forêts.
Chargé d'ans, & pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres Sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied :

Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languiſſant, triſte & morne,
Peut à peine rugir, par l'âge eſtropié :
Il attend ſon deſtin ſans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'Ane même à ſon antre accourir,
Ah ! c'eſt trop, lui dit-il, je voulois bien mourir,
Mais c'eſt mourir deux fois que ſouffrir tes atteintes.

FABLE XV.

Philomele & Progné.

Autrefois Progné (1) l'Hirondelle
De ſa demeure s'écarta;
Et loin des villes s'emporta
Dans un Bois où chantoit la pauvre Philomele (2).
Ma ſœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me ſouviens point que vous ſoyez venue
Depuis le tems de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que penſez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce ſéjour ſolitaire ?
Ah ! reprit Philomele, en eſt-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Eh quoi ! cette muſique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque ruſtique!
Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles :
Auſſi-bien en voyant les Bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Terée autrefois

(1) Fille de Pandion, femme de Terée, changée en Hirondelle.

(2) Sœur de Progné, qui ayant été violée paar Terée Roi de Thrace, fut changée en Roſſignol.

Parmi des demeures pareilles
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup ; & ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'est pas hors de propos,
Puisqu'il s'agit, dans cette Fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve, auteur de sa disgrace,
Des gens se promenoient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme apperçu nulle trace:
Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas,
Rebroussez plutôt en arriere.
Quelle que soit la pente & l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,

L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison;
Mais, que cette humeur soit, ou non,
Le défaut du sexe & sa pente,
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra;
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

DAMOISELLE Belette, au corps long & fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discretion,
La galande fit chere lie (1),
Mangea, rongea: Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion.
La voilà, pour conclusion,
Grasse, massue & rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou;

(1) Grand'chere. *Chere lie* qu'on trouve souvent dans Rabelais, signifie proprement chere *joyeuse*. Le mot *Lie*, qui vient de *Lætus*, n'est guere plus entendu dans ce sens-là, quoique *Liesse*, qui en a été formé, ne soit encore ni barbare, ni tout-à-fait hors d'usage, témoin *Notre-Dame de Liesse*, & ce vers de la Fontaine, qui est entendu de tout le monde: *Aux nôces d'un Tyran tout le Peuple en liesse.* Fable XI. Liv. VI.

Ne peut plus repaſſer, & croit s'être mépriſe.
Après avoir fait quelques tours,
C'eſt, dit-elle, l'endroit, me voilà bien ſurpriſe:
J'ai paſſé par ici depuis cinq ou ſix jours.
Un Rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit: Vous aviez lors la panſe un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre ſortir:
Ce que je vous dis-là, l'on le dit à bien d'autres:
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'AI lu, chez un conteur de Fables,
Qu'un ſecond Rodilard, l'Alexandre des Chats (1),
L'Attila (2), le fléau des Rats,
Rendoit ces derniers miſérables:
J'ai lu, dis-je, en certain Auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbere (3), étoit craint une lieue à la ronde:
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on ſuſpend ſur un leger appui,
La mort aux Rats, les ſouricieres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
Les Souris étoient priſonnieres,
Qu'elles n'oſoient ſortir, qu'il avoit beau chercher;

(1) Le plus vaillant d'entr'eux.

(2) Attila, Roi des Gots, qu'on nomma le fléau du genre humain.

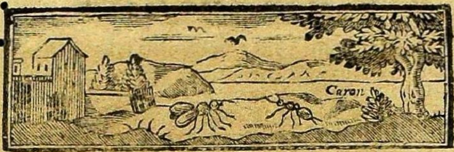
(3) Chien à trois têtes, qui garde l'entrée des Enfers.

Le galant fait le mort ; & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête ſcélérate
A de certains cordons ſe tenoit par la patte.
Le peuple des Souris croit que c'eſt châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, cauſé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à ſon enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à Rats,
Puis reſſortant font quatre pas,
Puis enfin ſe mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu reſſuſcite ; & ſur ſes pieds tombant,
Attrape les plus pareſſeuſes.
Nous en ſavons plus d'un, dit-il, en les gobant :
C'eſt tour de vieille guerre (4) ; & vos cavernes creuſes
Ne vous ſauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétiſoit vrai : notre maître Mitis,
Pour la ſeconde fois, les trompe & les affine,
Blanchit ſa robe & s'enfarine ;
Et, de la ſorte déguiſé,
Se niche & ſe blotit dans une huche ouverte :
Ce fut à lui bien aviſé.
La gent trotte-menu s'en vient chercher ſa perte.
Un Rat, ſans plus, s'abſtient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il ſavoit plus d'un tour ;
Même il avoit perdu ſa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au Général des Chats.
Je ſoupçonne deſſous encor quelque machine.
Rien ne te ſert d'être farine,
Car quand tu ſerois ſac, je n'approcherois pas.

(4) Ruſe connue des vieux Soldats.

C'étoit bien dit à lui : j'approuve sa prudence ;
Il étoit expérimenté ;
Et savoit que la méfiance
Est mere de la sûreté.

Fin du troisieme Livre.



LIVRE QUATRIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle DE SÉVIGNÉ (1).

SÉVIGNÉ, de qui les attraits
Servent aux Graces de modéle,
Et qui nâquites toute belle,
A votre indifférence près :
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une Fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un Lion qu'amour sut domter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La Fable au moins se peut souffrir.
Celle ci prend bien l'assurance

(1) Fille d'esprit, qui fut mariée au Comte de Grignan, & dont la mere est immortalisée par le génie, la vivacité, la politesse & le bon sens, qui regnent dans ses Lettres, imprimées après sa mort.

De venir à vos pieds s'offrir,
Par zele & par reconnoissance.

Du tems que les bêtes parloient,
Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non? Puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce tems-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra Bergere à son gré:
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible;
La donner lui sembloit bien dur,
La refuser n'étoit pas sûr:
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin (2).
Car outre qu'en toute maniere
La Belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coeffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.
Le pere donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit: Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même-tems:
Vos baisers en seront moins rudes;

(2) Secret & caché.

Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le Lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes le voilà
Comme Place démantelée.
On lâcha sur lui quelques Chiens:
Il fit fort peu de résistance.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire: Adieu prudence:

FABLE II.

Le Berger & la Mer.

DU rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-tems un voisin d'Amphitrite (1).
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage (2),
Le tenterent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les Brebis,
Non plus Berger en chef, comme il étoit jadis,
Quand ses propres Moutons paissoient sur le rivage;
Celui qui s'étoit vû Coridon ou Tircis (3),
Fut Pierrot (4), & rien davantage.

(1) La Mer, ainsi appellée du nom de la femme de Neptune.
(2) Sur le bord de la Mer.
(3) Maîtres de leurs troupeaux.
(4) Berger à gage sous un Maître.

Au bout de quelque tems il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les Vents, retenant leur haleine (5),
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux;
Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les eaux,
Dit il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité,
Pour montrer par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il faut se contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la Mer & de l'Ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La Mer promet monts & merveilles:
Fiez-vous y, les vents & les voleurs viendront.

(5) *Lucrece*, parlant des premiers habitans de la Terre, dit: Que contens de se nourrir des fruits de la Terre, ils ne songeoient point à s'enrichir par des voyages sur la Mer, qu'ils voyoient tantôt agitée par de violentes tempêtes, & tantôt dans une tranquillité charmante. Ce calme, si sujet à changer, ne les tenta jamais de se fier à de si belles apparences.

Nec poterat quemquam placidi pellacia Ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.
Lucret. lib. v.

Ces images si gracieuses & si vives n'auroient pas convenu au ton que *la Fontaine* est obligé de prendre dans cette Fable; & je n'oserois dire qu'il les ait eues dans l'esprit en la composant.

FABLE III.

La Mouche & la Fourmi.

LA Mouche & la Fourmi contestoient de leur prix.
O Jupiter, dit la premiere,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible maniere,
Qu'un vil & rampant animal
A la fille de l'Air (1) ose se dire égal !
Je hante les Palais, je m'assieds à ta table ;
Si l'on t'immole un Bœuf, j'en goûte devant toi :
Pendant que celle-ci, chétive & misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignone, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
D'un Empereur, ou d'une Belle ?
Je le fais ; & je baise un beau sein quand je veux :
Je me joue entre des cheveux :
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la derniere main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des Mouches emprunté.
Puis, allez-moi rompre la tête
De vos greniers. Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagere.
Vous hantez les Palais : mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiere
De ce qu'on sert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profânes.
Sur la tête des Rois & sur celle des Anes

(1) Madame *Dacier* étoit charmée de ce trait poétique, comme je le lui ai oui dire à elle-même.

Vous allez vous planter : je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie.
J'en conviens, il est noir ainsi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom Mouche, est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi Mouches, les Parasites :
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les Mouches de Cour (2) sont chassées :
Les Mouchars (3) sont pendus ; & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misere,
Quand Phœbus (4) regnera sur un autre hémisphere,
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai, par monts ni par vaux (5),
M'exposer au vent, à la pluie ;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris, de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par-là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le tems : laissez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

(2) Les Importuns.

(3) Les Espions.

(4) Le Soleil, quand l'hiver sera venu.

(5) Au lieu de *vaux*, vieux mot, on dit aujourd'hui *vallées*. *Par monts & par vaux*, est pourtant une expression qui peut encore être admise avec grace dans un style simple & familier, comme celui dont *la Fontaine* a trouvé bon de se servir dans la plûpart de ses Fables.

⁂

FABLE IV.

Le Jardinier & son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village
Un jardin assez propre, & le clos attenant (1).
Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
Là croissoit à plaisir l'oseille & la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
Cette félicité, par un Lievre troublée,
Fit qu'au Seigneur du Bourg notre homme se plaignit;
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir & matin, dit-il; & des Pieges se rit:
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit:
Il est sorcier, je crois. Sorcier! Je l'en defie,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable; Miraut (2)
En dépit de ses détours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie;
Et quand? & dès demain, sans tarder plus long tems;
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Ça déjeûnons, dit-il, vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marierons-nous? Quand aurons-nous des Gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle (3).

(1) Tout proche.

(2) Nom d'un Chien de chasse.

(3) Vieux mot, pour dire une grande bourse. *A donc* Frere Jean *descend en terre*, dit Rabelais, *mit la main à son escarcelle, en tira vingt écus au Soleil.* Pantagruel, Livre IV. Chap. 16.

Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir:
Toutes sottises dont la Belle
Se défend avec grand respect:
Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? Ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne très bien, aussi fait sa famille,
Chiens, Chevaux & Valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'Hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des Chasseurs succede au déjeûné.
Chacun s'anime & se prépare,
Les Trompes & les Cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, quarreaux:
Adieu chicorée & poreaux:
Adieu de quoi mettre au potage.
Le Lievre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur: car il eût été mal
Qu'on n'eût pû du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit: Ce sont là jeux de Prince (4):
Mais on le laissoit dire; & les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de tems,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les Lievres de la Province.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous:

(4) Qui ne plaisent, *dit le Proverbe*, qu'à ceux qui les font.

De recourir aux Rois vous feriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V.

L'Ane & le petit Chien.

Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le Ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer, infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser;
Et ne pas ressembler à l'Ane de la Fable;
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son Maître, alla le caresser.
Comment, disoit-il en son ame,
Ce Chien, parcequ'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monsieur, avec Madame?
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte,
Puis aussi-tôt il est baisé:
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son Maître en joie, il s'en vient lourdement;
Leve une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh, oh! Quelle caresse, & quelle mélodie!

Dit le Maître aussi-tôt. Holà, Martin-bâton (1).
Martin-bâton accourt, l'Ane change de ton.
Ainsi finit la Comédie.

(1) Un Valet armé d'un gros bâton. Ici *Martin-bâton* ne peut guere signifier autre chose : mais, si je ne me trompe, il doit se prendre pour le bâton même dans cet endroit de Rabelais, où il fait dire à Panurge, *je battrai ma femme en Tygre si elle me fâche. Martin-bâton,* ajoute-t-il, *en fera l'office. En faute de bâton, le Diable me mange, si je ne la mangeois toute vive*, &c. Pantagruel, Liv. III. Chap. 12.

FABLE VI.

Le Combat des Rats & des Belettes.

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur Roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la Renommée,
La victoire balança.
Plus d'un gueret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.

Sa déroute fut entiere :
Quoi que pût faire Artarpax (1),
Psicarpax, Meridarpax (1),
Qui, tout couverts de poussiere,
Soutintent assez long-tems
Les efforts des combattans.
Leur résistance fut vaine,
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant Soldats que Capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
Mais les Seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse
Ne fut large assez pour eux :
Au lieu que la populace
Entroit dans les moins creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.

(1) Noms de Rats, plaisamment inventés par Homere dans sa *Batrachomyomachie* ; de quoi tomberont d'accord tous ceux qui entendent assez de grec pour découvrir la vraie signification de ces noms-là.

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe & le Dauphin.

C'ETOIT chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & Chiens & Bâteleurs.
Un Navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espece : En son Histoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe, en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce Chanteur que tant on renomme (1).
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
Etes vous d'Athenes la grande ?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort,
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez moi, car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs :

(1) C'est Arion, sauvé d'un naufrage par un Dauphin. Sur ce fait merveilleux; voyez *Hérodote*, Livre I.

Un mien Cousin est Juge Maire.
Le Dauphin dit bien grand merci ;
Et le Pirée (2) a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent, je pense ?
Tous les jours : il est mon ami,
C'est une vieille connoissance.
Notre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un Port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard (3) pour Rome (4).
Et qui, caquetans au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vû.

Le Dauphin rit, tourne la tête ;
Et le Magot consideré,
il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

(2) Fameux Port d'Athenes.
(3) Village près de Paris.
(4) La Capitale de l'Etat Ecclésiastique, & la plus grande Ville d'Italie.

FABLE VIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

CERTAIN Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coutoit autant que trois.
Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de Bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais Idole, quel qu'il fût,
N'avoir eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte, à son hôte il échut
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pieces l'Idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers & stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vuides:
J'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un Paon muoit: un Geai prit son plumage:
Puis après se l'accommoda:
Puis, parmi d'autres Paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut: il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué;
Et, par Messieurs les Paons, plumé d'étrange sorte;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,

Et que l'on nomme Plagiaires (1).
Je m'en tais, & ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

(1) Auteurs qui pillent les ouvrages des autres.

FABLE X.

Le Chameau, & les Batons flottans.

Le premier qui vit un Chameau (1),
S'enfuit à cet objet nouveau.
Le second approcha : le troisieme osa faire
Un licou pour le Dromadaire (2).
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroissoit terrible & singulier,
S'apprivoise avec notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et, puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire,
Que c'étoit un puissant Navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis Nacelle, & puis Balot,
Enfin bâtons flottans sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien ;
De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

(1) Animal propre à porter de gros fadeaux.
(2) Autre nom de Chameau. C'est proprement une espece de Chameaux qui vont d'un pas plus léger, & plus vîte que les autres.

FABLE XI.

La Grenouille & le Rat.

Tel, comme dit Merlin (1), cuide engeigner (2) autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en sa langue
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire Rat promit soudain :
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits enfans
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.

(1) Qui, distingué en son tems, ou par son habileté, ou par la subtilité de son esprit, passoit communément pour sorcier. C'est un fameux enchanteur dans l'*Orlando furioso* d'Arioste. Merlin, prétendu Magicien, étoit Anglois. Il vivoit vers la fin du cinquieme siecle. Si vous voulez en savoir davantage, voyez *le Dict. de Moreri.*

(2) Pense duper, tromper. *Cuide engeigner* sont deux mots à présens surannés & tout-à-fait hors d'usage. *Cuider* se trouve encore dans Amyot. Pour *engeigner*, ou *engigner*, comme l'écrit Ménage dans son *Dictionnaire Etymologique*, il vient, selon ce savant Etymologiste, d'*ingannare*, tromper.

Un point ſans plus tenoit le galant empêché.
Il nâgeoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très bon remede,
Le Rat fut à ſon pied par la patte attaché.
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer ſon hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée,
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée (3):
(C'étoit, à ſon avis, un excellent morceau)
Déja dans ſon eſprit la galande le croque.
Il atteſte les Dieux: la perfide s'en moque.
Il réſiſte: elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan (4), qui dans l'air planoit, faiſoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret ſe débattant ſur l'onde.
Il fond deſſus, l'enleve, &, par même moyen,
La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & ſi bien
Que de cette double proie
L'Oiſeau ſe donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A ſouper chair & poiſſon.

La ruſe la mieux ourdie
Peut nuire à ſon inventeur;
Et ſouvent la perfidie
Retourne ſur ſon auteur.

(3) Qu'elle le mangera. (4) Gros oiſeau de proie.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNE Fable avoit cours parmi l'Antiquité ;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le Lecteur en tire une moralité :
Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les Cieux ;
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupedes, Humains, Eléphans, Vermisseaux,
Les Républiques des Oiseaux ;
La Déesse aux cent bouches (1), dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'Edit du nouvel Empereur,
Les Animaux, & toute espece lige (2)
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres loix.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur taniere :
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniere
Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine.

(1) La Renommée.

(2) Asservie à son seul appétit. C'est le plus haut point de liberté où puissent parvenir les Animaux. Et l'homme est lige d'un Seigneur, lorsqu'il dépend de ce Seigneur à certains égards, qu'il est son vassal.

Car

Car que donner? Il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Assistés du Cheval, ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le Singe Ambassadeur nouveau.
La Caravanne enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part,
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart:
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les Voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu;
Et, malgré le Héros de Jupiter issu (2).
Faisant chere & vivant sur la bourse publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphyrs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre Ambassade,
Dit-il, je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de tems:
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire.

(2) Alexandre, qui se disoit fils de Jupiter.

On débale : & d'abord le Lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit ſa joie,
Que de filles, ô Dieux, mes pieces de monnoie
Ont produites ! Voyez : La plûpart ſont déja
Auſſi grandes que leurs meres.
Le croît (3) m'en appartient. Il prit tout là-deſſus,
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura gueres.
Le Singe & les Sommiers confus,
Sans oſer répliquer, en chemin ſe remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils ſe plaignirent,
Et n'en eurent point de raiſon.
Qu'eût-il fait ? C'eût été Lion contre Lion :
Et le Proverbe dit : Corſaires à Corſaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires (4).

(3) L'accroiſſement, le produit, ce qu'il y a de plus.

(4) Eſpece de Proverbe, que la Fontaine a pris mot pour mot de *Regnier* : Satyre XII, à la fin.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout tems les Chevaux ne ſont nés pour les hommes.
Lorſque le genre humain de gland ſe contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux Forêts habitoit :
Et l'on ne voyoit point, comme au ſiecle où nous ſommes,
Tant de ſelles & tant de bats,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaiſes, tant de caroſſes :
Comme auſſi ne voyoit-on pas
Tant de feſtins & tant de nôces.
Or un cheval eut alors différend
Avec un Cerf plein de vîteſſe,

Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant: Je suis à vous:
Adieu. Je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litiere.
Hélas! Que sert la bonne chere,
Quand on n'a pas la liberté!
Le Cheval s'apperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus tems: déja son écurie
Etoit prête & toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien:
Sage s'il eût remis une legere offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance:
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien (1)
Sans qui les autres ne sont rien.

(1) La Liberté. *Potiore metallis Libertate caret*, dit Horace sur le même sujet. *Epist.* X. *Lib.* I. Le tour qu'a pris la Fontaine est plus original & plus délicat, si je ne me trompe.

FABLE XIV.

Le Renard & le Buste.

Les Grands, pour la plûpart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.

L'Ane n'en ſait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tous ſens ; & quand il s'apperçoit
Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot, qu'un Buſte (1) de Heros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buſte creux & plus grand que nature.
Le Renard en louant l'effort de la ſculpture,
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*

Combien de grands Seigneurs ſont buſtes en ce point.

(1) Figure d'une perſonne à demi-corps, en plein relief.

FABLE XV.

Le Loup, la Chevre & le Chevreau.

LA Bique (1) allant remplir ſa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma ſa porte au loquet,
Non ſans dire à ſon Biquet (2) :
Gardez-vous, ſur votre vie,
D'ouvrir, qu'on ne vous die,
Pour enſeigne & mot du guet (3),
Foin du Loup & de ſa race.
Comme elle diſoit ces mots,
Le Loup de fortune paſſe :
Il les recueille à propos,
Et les garde en ſa mémoire ;
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vû le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait ſon ton,
Et d'une voix papelarde (4),

(1) La Chevre.
(2) Le Chevreau.
(3) Mot pour reconnoître ceux de ſon parti.
(4) Douce & contrefaite.

Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du Loup,
Et croyant entrer tout-d'un-coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
Montrez-moi patte blanche : ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point
Chez les Loups, comme on sait, rarement en usage).
Celui ci fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le Biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet, que de fortune
Notre Loup avoit entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une ;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mere & l'Enfant.

CE Loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons, qui fut encore mieux pris.
Il y périt : voici l'Histoire.

Un Villageois avoit à l'écart son logis :
Messer Loup attendoit chape chute (1) à la porte.
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Régiment de Dindons, enfin bonne Provende (2).
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mere aussi-tôt le gourmande,

(1) Quelque bonne aventure. *Si vous voulez savoir ce qui a donné lieu à cette expression*, *voyez* le Dictionnaire de Trévoux, au mot *Chapechute.*

(2) Provision de bouche.

Le menace, s'il ne se taît,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure;
Quand la mere appaisant sa chere géniture,
Lui dit: Ne criez point, s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est-ceci? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre: Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau Marmot
Vienne au Bois cueillir la noisette...
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison:
Un Chien de cour l'arrête: épieux & fourches fieres
L'ajustent de toutes manieres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussi-tôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la mere,
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit & la tête:
Le Seigneur du Village à sa porte les mit,
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit:

Biaux chires Leups n'écoutez m'e
Mere tenchent chen fieux qui crie.

FABLE XVII.

Paroles de Socrate.

SOCRATE (1) un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage.

(1) Philosophe Grec, dont la sagesse & la vertu ne peuvent être assez admirées de quiconque prendra la peine d'étudier son caractere.

L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage.
L'autre blâmoit la face; & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui! L'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel, que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit amis; mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

FABLE XVIII.

Le Vieillard & ses Enfans.

TOUTE puissance est foible, à moins que d'être unie.
Ecoutez là-dessus l'Esclave de Phrygie (1).
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, & non pas par envie;
Je suis trop au dessous de cette ambition.
Phédre enchérit souvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séans.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'Histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un Vieillard près d'aller où la mort l'appelloit,
Mes chers enfans, dit-il, (à ses fils il parloit)
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.

(1) *Esope*, né en Phrygie.

L'aîné les ayant pris, & fait tous ſes efforts,
Les rendit en diſant : Je le donne aux plus forts (2).
Un ſecond lui ſuccede, & ſe met en poſture,
Mais en vain. Un cadet tente auſſi l'aventure.
Tous perdirent leur tems, le faiſceau réſiſta :
De ces dards joints enſemble un ſeul ne s'éclata.
Foibles gens ! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en ſemblable rencontre.
On crut qu'il ſe moquoit, on ſourit, mais à tort.
Il ſépare les dards, & les rompt ſans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura ſon mal, il n'eut autre diſcours.
Enfin ſe ſentant près de terminer ſes jours :
Mes chers enfans, dit-il, je vais où ſont nos peres :
Adieu, promettez-moi de vivre comme freres ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ſes trois fils l'en aſſure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt ; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier ſaiſit, un voiſin fait procès :
D'abord notre Trio s'en tire avec ſuccès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le ſang les avoit joints, l'intérêt les ſépare.
L'ambition, l'envie, avec les Conſultans (3),
Dans la ſucceſſion entrent en même-tems.

(2) *Je défie les plus forts d'en venir à bout*, c'eſt-à-dire, *de rompre ces dards joints enſemble.* Dans la plûpart des Editions des Fables de la Fontaine, au lieu de, *Je le donne aux plus forts*, on trouve, *Je les donne aux plus forts* : faute groſſiere qui a été corrigée par la Fontaine lui-même, dans une édition de Paris, publiée en 1678. La même faute a reparu depuis, dans pluſieurs autres éditions par la négligence, ou l'ignorance, des Correcteurs : mais on peut compter préſentement, que cette Note, munie de l'autorité de la Fontaine, la fera diſparoître pour toujours.

(3) Avocats qui ne plaident plus au Barreau, mais qu'on va conſulter chez eux.

On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le Juge sur cent points tour à tour les condamne,
Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien ; & voulurent, trop tard,
Profiter de ces dards unis, & pris à part.

FABLE XIX.

L'Oracle & l'Impie.

VOULOIR tromper le Ciel, c'est folie à la Terre.
Le Dédale (1) des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'Homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen, qui sentoit quelque peu le fagot (2),
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire (3),

(1) Le Labyrinthe, que les Poëtes nomment souvent *Dédale*, dans le sens propre, & dans un sens figuré, par allusion à *Dédale*, Architecte Athénien, qui bâtit le fameux Labyrinthe de Crete.

(2) Qui s'exposoit à être brulé comme Athée.

(3) Qu'un homme se trouve héritier par Testament, s'il soupçonne que l'héritage pourroit l'obliger à payer aux Créanciers du défunt plus qu'il ne lui a laissé par son Testament, il n'accepte l'héritage que *par bénéfice d'inventaire*; & dans ce cas, il n'est tenu de payer des dettes du défunt, que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés. Ainsi, un homme qui croit en Dieu, sans être fort assuré de son existence, se réserve la liberté de n'y point croire du tout. Un tel homme, dit la Fontaine, *croit en Dieu, pour user de ce mot, par bénéfice d'inventaire* : Expression hardie, qui n'est ni fort juste, ni fort claire.

Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son Sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenoit un Moineau, dit on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussi-tôt
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton Moineau;
Et ne me tens plus de panneau,
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagême.
Je vois de loin: j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son Trésor.

L'USAGE seulement fait la possession.
Je demande à ces gens, de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene (1) là-bas est aussi riche qu'eux;
Et l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie,
Ne possédoit pas l'or mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit (2),
Que d'y ruminer jour & nuit:

(1) Philosophe fort pauvre, mais pauvre volontaire.

(2) Pas de plus grand plaisir. Déduit, qui signifie plaisir, divertissement, est vieux mot presqu'inusité.

Et rendre sa chevance (3) à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours, qu'un Fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
C'est mon trésor que l'on m'a pris.
Votre trésor ? Où pris ? Tout joignant cette pierre.
Eh ! Sommes-nous en tems de guerre
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pû sans peine y puiser à toute heure.
A toute heure, bons Dieux ! Ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

(3) Son bien, son trésor.

FABLE XXI.

L'Œil du Maître.

Un Cerf, s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur asyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas ;

Je vous enseignerai les pâtis (1) les plus gras :
Ce service vous peut quelque jour être utile ;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire & prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les Valets font cent tours,
L'Intendant même ; & pas un d'aventure
N'apperçut ni cor (2), ni ramure (2),
Ni Cerf enfin. L'habitant des Forêts
Rend déja grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès (3),
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, lui dit : Cela va bien,
Mais quoi ? L'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :
Je crains fort pour toi sa venue :
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le Maître entre, & vient faire sa ronde.
Qu'est-ceci ? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiere est vieille, allez vîte aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-il d'ôter toutes ces Araignées?
Ne sauroit on ranger ces jougs & ces colliers ?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

(1) Lieux où il y a beaucoup d'herbe, & la meilleure.

(2) Termes de Chasseur, pour dire les cornes du Cerf.

(3) Le labourage, ou autre travail de la terre.

Phedre (4) ſur ce ſujet dit fort élégamment :
Il n'eſt pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.

(4) Phédre excellent Auteur de Fables, qu'il a écrites en vers Latins, d'un ſtyle fort ſemblable à celui de *Térence*.

FABLE XXII.

L'Alouette & ſes petits, avec le Maître d'un Champ.

NE t'attens qu'à toi ſeul : c'eſt un commun proverbe.
Voici comme Eſope le mit
En crédit (1).

Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds quand ils ſont en herbe,
C'eſt-à-dire, environ le tems
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde ;
Monſtres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les Forêts, Alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laiſſé paſſer la moitié d'un Printems
Sans goûter les plaiſirs des amours printannieres.
A toute force enfin elle ſe réſolut
D'imiter la nature ; & d'être mere encore.

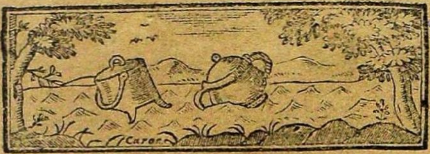
(1) Par la Fable ſuivante, qui nous a été conſervée en Latin, par *Aulu-Gelle*, l. 2. c. 29., on n'a qu'à comparer la maniere de conter de cet Auteur, aſſez élégante, avec celle de *la Fontaine*, pour être convaincu que *la Fontaine* a trouvé l'art d'embellir ſes originaux ; qu'il leur prête des graces ſi naturelles, qu'en les imitant il devient original lui-même, & un original, qui, ſelon toutes les apparences, reſtera longtems inimitable.

Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la hâte; le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée (2)
Se trouva assez forte encor
Pour voler & prendre l'essor,
De mille soins divers l'Alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien: selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette de retour
Trouve en allarme sa couvée.
L'une commence: Il a dit que l'Aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais: voilà de quoi manger.
Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mere.
L'Aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor, le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

(2) On trouve *nitée*, dans l'Edition *in-quarto* de 1668, & ce qui prouve qu'en effet la Fontaine a employé *nitée*, qui est en usage dans quelques Provinces, c'est qu'il a laissé ce mot dans l'Edition de 1678, qu'il a eu soin d'accompagner lui-même d'un très bon *Errata*.

Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure. . . . .
Non, mes enfans, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisieme fois, le Maître se souvint
De visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils ; & savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est-là notre plus court ; & nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que le dessein fut sû de l'Alouette,
C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans ;
Et les petits en même-temps
Voletans, se culbutans,
Délogerent tous sans trompette.

Fin du quatrieme Livre.



LIVRE CINQUIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Bucheron & Mercure, à M. le C. D. B.

VOTRE goût a servi de regle à mon Ouvrage:
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux (1):
Je le veux comme vous: cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez ces traits; & je ne les hais pas.
Quant au principal but, qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces Vers je ne plais & n'instruis,
Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point

(1) Ornemens inutiles & affectés. Horace, qui les nomme des *ornemens ambitieux*, nous dit expressément qu'un esprit juste & éclairé les retranchera sans façon de tout Ecrit soumis à la critique. *Ambitiosa recidet ornamenta.* De Arte Poëtica, &c. v. 447. La Fontaine a bien profité du conseil d'Horace, ce qu'on ne peut dire que d'un très petit nombre d'Ecrivains, tant anciens que modernes.

Dont

Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est-là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte Vanité jointe avecque l'Envie,
Deux pivots (2) sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal (3)
Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les Agneaux aux Loups ravissans,
La Mouche à la Fourmi, faisant de cet ouvrage
Une ample Comédie à cent Actes divers,
Et dont la Scéne est l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle.
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa coignée ; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout son avoir (4).
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma coignée ! O ma pauvre coignée !
S'écrioit-il, Jupiter, rens-la moi :
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe (5) entendue.
Mercure (6) vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce Dieu, la connoîtras-tu bien :

(2) Ce qui supporte quelque chose de mobile.
(3) La Grenouille, *Liv.* I. *Fable* III.
(4) Son bien, sa ressource.
(5) Le Ciel.
(6) Messager des Dieux.

Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors, une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent ſuccede à la premiere :
Il la refuſe. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je ſuis content ſi j'ai cette derniere.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois.
Ta bonne foi ſera recompenſée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'Hiſtoire en eſt auſſi-tôt diſperſée.
Et Boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour ſe le faire rendre.
Le Roi des Dieux ne ſait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor.
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru paſſer pour une bête
De ne pas dire auſſi-tôt : La voilà.
Mercure, au lieu de donner celle là,
Leur en décharge un coup ſur la tête.

Ne point mentir, être content du ſien,
C'eſt le plus ſûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que ſert cela ? Jupiter n'eſt pas dupe.

FABLE II.

Le Pot de terre & le Pot de fer.

Le Pot de fer propoſa
Au pot de terre un voyage :
Celui-ci s'en excuſa,

Disant qu'il feroit que sage (1)
De garder le coin du feu ;
Car il lui falloit si peu ,
Si peu , que la moindre chose
De son débris seroit cause :
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous , dit-il , dont la peau
Est plus dure que la mienne ,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert ,
Repartit le Pot de fer :
Si quelque matiere dure
Vous menace d'aventure ,
Entre deux je passerai ,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.

(1) C'est-à-dire, *qu'il feroit fort sagement. Il feroit que sage* est une expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos vieux Auteurs, sans en excepter Amyot lui-même, l'Ecrivain le plus correct & le plus poli de son tems, qui l'a employée dans sa traduction de Plutarque. *Tu fais que sage , Géminnius* , dit-il , dans la Vie de Marc-Antoine , *chap.* XII , *de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire dire.* La Fontaine , touché de la naïveté de cette expression , s'est fait un plaisir d'en orner son style. Mais un Correcteur d'imprimerie , fort éloigné d'en sentir la naïveté, la trouvant barbare , parcequ'il ne l'entendoit pas , a cru faire merveille de mettre à la place , *qu'il seroit plus sage* ; & cette prétendue correction a été reçue dans toutes les Editions des Fables de la Fontaine , qui ont paru depuis en France , en Hollande , &c. quoique dans l'Edition de Paris de 1678 , corrigée par la Fontaine lui-même , il y eût , *qu'il feroit que sage* , comme dans toutes les Editions précédentes ; ce qui auroit dû tenir en respect cet imprudent Correcteur, ou du moins empêcher les Editeurs , qui sont venus après lui , de marcher aveuglément sur ses traces.

Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin, clopant comme ils peuvent :
L'un contre l'autre jettés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent,
Le Pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces Pots.

FABLE III.

Le petit Poisson & le Pêcheur.

PETIT Poisson deviendra grand,
Pourvû que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens, pour moi, que c'est folie :
Car de le rattraper, il n'est pas trop certain.

Un Carpeau, qui n'étoit encore que fretin (1) :
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin,
Voilà commencement de chere & de festin :
Mettons-le en notre gibeciere.
Le pauvre Carpillon lui dit en sa maniere,
Que ferez-vous de moi ? Je ne saurai fournir
Au plus qu'une demi-bouchée :
Laissez-moi Carpe devenir :
Je serai par vous repêchée.
Quelque gros Partisan m'achetera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher

(1) Très petit.

Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? Croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille ! Et bien soit, repartit le Pêcheur,
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poële ; & vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un *tiens*(1), vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras*.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

(1) Prens cela, je te le donne.

FABLE IV.

Les Oreilles du Lievre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chevres, Beliers, Taureaux, aussi-tôt délogerent;
Daims & Cerfs de climat changerent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lievre appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque Inquisiteur (1)
N'allât interprêter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi ;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche(2),

(1) Délateur, qui fait métier de noircir, de décrier les actions les plus innocentes.

(2) Gros Oiseau, qui a les oreilles fort courtes.

Je craindrois même encor Le Grillon repartit :
Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche :
Ce sont oreilles, que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes (3).
J'aurai beau protester : mon dire & mes raisons
Iront aux petites Maisons (4).

(3) Animal qui n'a qu'une corne très sensible au bas du front.

(4) Lieu où l'on renferme les Fous à Paris.

FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant son Renard d'une lieue (1),
Fut enfin au piege attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue, & tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe,
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée (2),
Que le pauvre écourté ne put être entendu.

(1) C'est-à-dire, des plus rusés.

(2) Cri de moquerie.

Prétendre ôter la queue eût été tems perdu.
La mode en fut continuée.

FABLE VI.

La Vieille & les deux Servantes.

Il étoit une Vieille ayant deux Chambrieres.
Elles filoient si bien, que les Sœurs filandieres (1)
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux Servantes leur tâche :
Dès que Thétis (2) chassoit Phœbus (3) aux crins dorés,
Toutes entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable Coq à point nommé chantoit :
Aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
Allumoit une lampe, & couroit droit au lit,
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras ;
Et toutes deux très mal contentes,
Disoient entre leurs dents : Maudit Coq, tu mourras.

(1) Les trois Parques, occupées à filer la vie des hommes.

(2) Déesse de la Mer, & la Mer même, d'où les Poëtes supposent que le Soleil, qu'ils nomment *Phœbus*, se leve tous les matins, après s'y être allé coucher tous les soirs.

(3) C'est-à-dire, *dès que le Soleil se levoit.*

Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée.
Le Réveille-matin (4) eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un Lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple & son salaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par-là
De Caribde en Sylla (5).

(4) Comme le Coq chante régulierement au point du jour, la Fontaine s'est avisé fort à propos de lui donner le nom de *Réveille-matin*, nom propre de cette espece de Montres, qui faites pour carillonner à telle heure qu'on veut, servent à réveiller ceux qui les montent pour être réveillés précisément à cette heure-là.

(5) Deux Ecueils dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile : dont l'un, funeste aux Vaisseaux qui s'approchoient de trop près des Côtes d'Italie, se nommoit *Sylla* ; & l'autre, Gouffre horrible en Sicile, vis-à-vis de Sylla, se nommoit *Caribde*. Il arrivoit souvent qu'on donnoit contre l'un de ces Ecueils, en voulant éviter l'autre ; ce qui a fondé le Proverbe *Tomber de Caribde en Sylla*.

FABLE VII.

Le Satyre & le Passant.

Au fond d'un antre sauvage,
Un Satyre & ses enfans
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On

On les eût vus sur la mousse
Lui, sa femme, & maint petit;
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie,
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre (1) deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis, sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
La Satyre s'en étonne :
Notre hôte ! à quoi bon ceci ?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux Dieux, que je couche
Avec vous sous même toît.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid (2).

(1) Vieux mot, qui signifie *inviter, convier.*

(2) Qui disent d'une même personne, d'un même fait, le blanc & le noir, le pour & le contre, louant & blâmans indifféremment toutes choses, dans des vûes intéressées, sans aucun respect pour la vérité.

FABLE VIII.

Le Cheval & le Loup.

Un certain Loup, dans la saison (1)
Que les tiedes Zéphirs ont l'herbe rajeûnie,
Et que les Animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Apperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert (2).
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh, que n'es-tu Mouton! car tu me serois hoc (3):
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie:
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit Ecolier d'Hippocrate (4):
Qu'il connoît les vertus & les propriétés
De tous les simples de ces prés:
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si Dom Coursier vouloit
Ne point céler sa maladie,
Lui Loup gratis le guériroit.
Car le voir dans cette prairie
Paître ainsi sans être lié,
Témoignoit quelque mal, selon la Médecine.
J'ai, dit la Bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.

(1) Au Printems.
(2) Dans un Pré, pour manger l'herbe.
(3) *Tu serois à moi*, par allusion à une sorte de jeu de cartes qu'on nomme *le Hoc*, où l'on dit *hoc* en jettant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.
(4) Médecin.

J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux ;
Et fais aussi la Chirurgie.
Mon galand ne songeoit qu'à bien prendre son tems,
Afin de haper son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules (5) & les dents.
C'est bien fait, dit le Loup en soi-même, fort triste,
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'Herboriste (6),
Et ne fus jamais que Boucher.

(5) Les Machoires.

(6) Qui s'applique à la connoissance des Plantes.

FABLE IX.

Le Laboureur & ses Enfans.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout :
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe & repasse.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, de-là, par-tout ; si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le pere fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

Une Montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris:
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette Fable,
Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable,
Je me figure un Auteur,
Qui dit: Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup: mais qu'en sort-il souvent?
Du vent (1).

(1) Rien du tout, ou fort peu de chose.

FABLE XI.

La Fortune & le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très profond,
Dormoit, étendu de son long,
Un Enfant alors dans ses classes.

Tout est aux Ecoliers couchette & matelas.
Un honnête-homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de-là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi,
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne-foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots (1) :
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la fortune a toujours tort.

(1) Ecot est la part que chacun doit payer pour un repas commun. Faisons-nous une sottise, nous en mettons la meilleure partie sur le compte de la Fortune. Nous lui faisons payer largement son écot, pour le mauvais succès d'une affaire, auquel succès elle n'a contribué en aucune maniere.

FABLE XII.

Les Médecins.

LE Médecin Tant-pis (1) alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrere Tant-mieux (2).
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant (3) iroit voir ses ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature (4),
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit, il est mort, je l'avois bien prévu :
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

(1) (2) Medecins d'un caractere opposé, dont l'un faisoit toujours des pronostics funestes, & l'autre des pronostics heureux.

(3) Le malade qui étoit au lit.

(4) Mourut.

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers tems combien en a-t-on vus,
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches ?

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

UN Baudet, chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se quarroit,
Recevant comme sien l'Encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est dûe.

D'un Magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.

FABLE XV.

Le Cerf & la Vigne.

UN Cerf, à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert, & sauvé du trépas,
Les Veneurs, pour ce coup, croyoient leurs Chiens en faute (1).

(1) Qu'ils avoient perdu la piste de la bête qu'ils chassoient.

Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice (2), ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La Meute en fait curée (3). Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
Qui les a conservés.

(2) La Vigne, qui lui avoit servi de retraite.

(3) Les Chiens mangent la portion que les Chasseurs leur en donnent, & qu'on nomme *Curée*.

FABLE XVI.

Le Serpent & la Lime.

ON conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colere,
Pauvre ignorant ! Eh que prétens-tu faire ?
Tu te prens à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle ;
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents :
Je ne crains que celles du tems.

Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,

Qui n'étant bons à rien, cherchez ſur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

Le Lievre & la Perdrix.

IL ne ſe faut jamais moquer des miſérables :
Car, qui peut s'aſſurer d'être toujours heureux ?
Le ſage Eſope dans ſes Fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces Vers je propoſe,
Et les ſiens, ce ſont même choſe.

Le Lievre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce ſemble, aſſez tranquille :
Quand une Meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un aſyle :
Il s'enfuit dans ſon fort, met les Chiens en défaut,
Sans même en excepter Briſaut (1).
Enfin il ſe trahit lui-même
Par les eſprits ſortans de ſon corps échauffé (2).
Miraut (3) ſur leur odeur ayant philoſophé,
Conclut que c'eſt ſon Lievre ; & d'une ardeur extrême
Il le pouſſe ; & Ruſtaut (3), qui n'a jamais menti,
Dit que le Lievre eſt reparti.

(1) Nom de chien de une bête pourſuivie.
chaſſe. (3) Autres noms de chiens.
(2) L'odeur que répand

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La Perdrix le raille, & lui dit :
Tu te vantois d'être si vîte :
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrêmité :
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'Autour (4) aux serres cruelles.

(4) Oiseau de proie.

FABLE XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cesserent ;
Et firent tant, qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens ? dit l'Oiseau de Minerve (1).
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau.
Je crains en ce cas pour leur peau.
C'est hazard, si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même cathégorie (2).
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons ;

(1) Le Hibou.
(2) Au même rang, sans faire la moindre distinction.

Vous les reconnoîtrez ſans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-la ſi bien
Que chez moi la maudite Parque (3)
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou, Dieu donna géniture.
De façon qu'un beau ſoir, qu'il étoit en pâture,
Notre Aigle apperçut d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une maſure,
(Je ne ſais pas lequel des deux)
De petits Monſtres fort hideux,
Rechignés, un air triſte, une voix de Mégere.
Ces enfans ne ſont pas, dit l'Aigle, à notre ami :
Croquons-les. Le galand n'en fit pas à demi.
Ses repas ne ſont point repas à la legere.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ſes chers nourriſſons, hélas! pour toute choſe.
Il ſe plaint ; & les Dieux ſont par lui ſuppliés
De punir le Brigand, qui de ſon deuil eſt cauſe.
Quelqu'un lui dit alors : n'en accuſe que toi,
Ou plutôt la commune loi,
Qui veut qu'on trouve ſon ſemblable
Beau, bien fait, & ſur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait ?

(3) Celle des trois qui coupe le fil de la vie. Les Poëtes diſent communément que c'eſt *Atropos*.

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

Le Lion dans sa tête avoit une entreprise.
Il tint Conseil de guerre, envoya ses Prevôts,
Fit avertir les Animaux :
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'Elephant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire :
L'Ours s'apprêter pour les assauts :
Le Renard ménager de certaines pratiques ;
Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds ;
Et les Lievres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer.
Notre troupe, sans eux, ne seroit pas complette.
L'Ane effraira les gens, nous servant de trompette ;
Et le Lievre pourra nous servir de courier.

Le Monarque prudent & sage,
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage ;
Et connoît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX.

L'Ours & les deux Compagnons.

Deux Compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant ;

Mais qu'ils tueroient bien-tôt, du moins à ce qu'ils
dirent.
C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens.
Le Marchand, à sa peau, devoit faire fortune.
Elle garantiroit des froids les plus cuisans.
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut (1) prisoit moins ses Moutons, qu'eux leur
Ours,
Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours;
Ils conviennent de prix, & se mettent en quête,
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot;
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre:
D'intérêt contre l'Ours, on n'en dit pas un mot (2).
L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un
Arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part oui-dire,
Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau;
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre: ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la Forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de son arbre descend;

(1) Marchand de Moutons, nommé *Dindenaut*, sévérement puni pour avoir insulté Panurge, & mis à trop haut prix sa marchandise, comme Rabelais le rapporte plaisamment à sa maniere. Voyez *Pantagruel*, Liv. IX. chap. 6, 7, & 8.

(2) Quant à la peine & à la dépense qu'avoit coûté cette expédition contre l'Ours, *on ne lui en dit pas un mot pour en obtenir le dédommagement.*

Court à ſon compagnon, lui dit que c'eſt merveille,
Qu'il n'ait eu ſeulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec ſa ſerre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
Etoit craint par-tout à la ronde:
Et bien qu'animal ſans vertu,
Il faiſoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin (1) fit alors ſon office.
Ceux qui ne ſavoient pas la ruſe & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chaſſât les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue eſt rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

(1) Valet de Meûnier, armé d'un gros bâton.

Fin du cinquieme Livre.

LIVRE SIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Pâtre & le Lion.

LES Fables ne ſont pas ce qu'elles ſemblent être ;
Le plus ſimple animal nous y tient lieu de Maître.
Une Morale nue apporte de l'ennui :
Le Conte fait paſſer le Précepte avec lui.
En ces ſortes de feintes il faut inſtruire & plaire ;
Et conter pour conter me ſemble peu d'affaire.
C'eſt par cette raiſon, qu'égayant leur eſprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phédre étoit ſi ſuccinct, qu'aucuns l'en l'ont blamé.
Eſope en moins de mots s'eſt encore exprimé.
Mais ſur tous certain Grec (1) renchérit, & ſe pique
D'une élégance Laconique (2).
Il enferme toujours ſon Conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laiſſe à juger aux Experts.
Voyons-le avec Eſope en un ſujet ſemblable.
L'un amene un Chaſſeur, l'autre un Pâtre (3) en ſa Fable.

(1) *Gabrias.*

(2) Très ſuccincte, comme celle des Lacédémoniens.

(3) Ou Berger qui garde des troupeaux de Brebis.

J'ai suivi leur projet quant à l'évenement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Esope le raconte.

Un Pâtre à ses Brebis trouvant quelque mécompte
Voulut à toute force attraper le Larron.
Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ
Des laqs à prendre Loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux (4),
Que le drôle à ces laqs se prenne en ma présence,
Et que je goute ce plaisir,
Parmi vingt Veaux je veux choisir
Le plus gras, & t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un Lion grand & fort.
Le Pâtre se tapit, & dit à demi mort:
Que l'homme ne sait guere, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir dans ces laqs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux! je t'ai promis un Veau;
Je te promets un Bœuf si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur:
Passons à son imitateur.

(4) Jupiter.

FABLE II.

Le Lion & le Chasseur.

Un Fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un Chien de bonne race,

Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger. Enseigne-moi, de grace,
De mon Voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le Berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît : & je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion sort, & vient d'un pas agile.
Le Fanfaron aussi-tôt d'esquiver:
O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver.

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

FABLE III.

Phœbus & Borée (1).

Borée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais tems. On entroit dans l'Automne,
Quand la précaution aux Voyageurs est bonne :
Il pleut ; le Soleil luit, & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire (2) ;

(1) Le Soleil, & le vent du Nord qui est en général très violent.

(2) A cause de la pluie, qui forme actuellement l'Arc-en-Ciel, à la faveur des rayons du Soleil.

Les Latins les nommoient douteux(3), pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvû
A tous les accidens ; mais il n'a pas prévû
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Et bien gageons nous deux
(Dit Phœbus) sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,
Fait un vacarme de Démon,
Siffle, souffle, tempête, & brise en son passage
Maint toît qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva : le Vent perdit son tems :
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme ;
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
Si-tôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée, & puis pénétre enfin le Cavalier,
Sous son balandras (4), fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

(3) Incertains. *Incertis si mensibus amnis abundans exit.* *Virg.* Georg. L. I. v. 111, 112.

(4) Ou Balandran, gros manteau de campagne.

FABLE IV.

Jupiter & le Métayer (1).

Jupiter eut jadis une Ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce ; & gens se présenterent,
Firent des offres, écouterent :
Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
Etoit frayant (2) & rude ; & l'autre un autre si (3).
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau tems, de la bise,
Enfin du sec & du mouillé,
Aussi-tôt qu'il auroit baillé.

(1) Fermier qui tient des biens à loyer.

(2) *Héritage frayant*, qu'on ne peut mettre en valeur sans faire de grosses dépenses. Les Fermiers & les Paysans de Champagne, & des environs de Chateau-Thierry, où est né la Fontaine, se servent fort communément des mots *frayant* & *frayer*. La Vigne, disent-ils, & certaines Terres labourables *frayent beaucoup*, c'est-à-dire, que la culture de la Vigne & de certains Champs exige des soins & des frais considérables. C'est ce que j'ai appris d'une Demoiselle Champenoise, d'un esprit très juste & très délicat, qui sait observer & retenir exactement ce qui mérite d'être observé. Le mot de *frayer* est présentement inconnu à la Langue Françoise, dans ce sens-là ; & c'est pourtant de *frayer* qu'est venu *défrayer*, terme fort connu, fort usité, & dont le sens conserve un rapport très sensible avec celui de *frayer*, que lui donnent les Paysans de Champagne.

(3) Autre raison pour moins donner au Maître de la Terre.

Jupiter y consent. Contrat passé : notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente ; & fait en somme,
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Amériquains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le Receveur fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
La température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut, mieux que nous.

FABLE V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

Un Souriceau (1) tout jeune, & qui n'avoit rien vû,
Fut presque pris au dépourvû.
Voici comme il conta l'aventure à sa mere.

J'avois franchi les monts qui bornent cet Etat ;
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carriere,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux ;
L'un doux, benin & gracieux ;

(1) Un jeune Souris.

Et l'autre turbulent, & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante & rude :
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'étoit un Cochet, dont notre Souriceau
Fit à sa mere le tableau,
Comme d'un Animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance ;
Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympatisant
Avec Messieurs les Rats : car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un son plein d'éclat ;
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine ;

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

Les Animaux, au décès d'un Lion,
En son vivant, Prince de la contrée,
Pour faire un Roi s'assemblerent, dit-on.
De son étui la Couronne est tirée :
Dans une Chartre (1) un Dragon la gardoit.
Il se trouva que sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le Singe aussi fit l'épreuve en riant ;
Et, par plaisir, la Thiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, & mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élû : chacun lui fit hommage.
Le Renard seul regreta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment.
Il dit au Roi : Je sais, Sire, une cache ;
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de Royauté,
Appartient, Sire, à Votre Majesté.
Le nouveau Roi bâille après la finance :
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piege : il y fut attrappé.
Le Renard dit, au nom de l'assistance :

(1) Le mot de *Chartre* signifie proprement une prison, & nos vieux Romanciers l'emploient souvent en ce sens-là. Il se prend ici pour un lieu propre à mettre quelque chose en sûreté.

Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; & l'on tomba d'accord,
Qu'à peu de gens convient le Diadême.

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa Généalogie.

Le Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse ;
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la Jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un Médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause,
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard & l'Ane.

Un Vieillard sur son Ane apperçut en passant
Un pré plein d'herbe & fleurissant.

Il y lâche ſa bête ; & le Griſon ſe rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant & frottant,
Gambadant, chantant & brouttant,
Et faiſant mainte place nette.
L'ennemi vient ſur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi? répondit le Paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je ſois ;
Sauvez-vous, & me laiſſez paître.
Notre ennemi, c'eſt notre Maître :
Je vous le dis en bon François.

FABLE IX.

Le Cerf ſe voyant dans l'eau.

Dans le cryſtal d'une fontaine,
Un Cerf ſe mirant autrefois,
Louoit la beauté de ſon bois (1),
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ſes jambes de fuſeaux (2),
Dont il voyoit l'objet ſe perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Diſoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis (3) les plus hauts mon front atteint le faîte :
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la ſorte,

(1) Ses Cornes, qu'on appelle Bois,
(2) Fort menues.
(3) Bois que l'on coupe de tems en tems.

Un

Un Limier (4) le fait partir :
Il tâche à se garantir,
Dans les Forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, & maudit les présens
Que le Ciel lui fait tous les ans (5).

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile,
Et le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

(4) Gros Chien, bon pour la chasse du Cerf.

(5) Le bois du Cerf tombe, & revient toutes les années.

FABLE X.

Le Lievre & la Tortue.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
Le Lievre & la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle ci, que vous n'atteindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt ! Etes-vous sage ?
Repartit l'animal leger.
Ma Commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'Ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; & de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel Juge l'on convint.

Notre Lievre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entens de ceux qu'il fait, lorsque près d'être atteint,
Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux Calendes (1),
Et leur fait arpenter les Landes (2).
Ayant, dis-je, du tems de reste pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la Tortue
Aller son train de Sénateur (3).
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carriere,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains: la Tortue arriva la premiere.
Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! Et que seroit-ce
Si vous portiez une maison (4)?

(1) S'en éloigne si bien, que les Chiens ne peuvent le rattraper, & se trouvent par-là dans le cas où est un Créancier que ses Débiteurs renvoient aux Calendes Grecques, terme de paiement tout-à fait chimérique, parcequ'il n'y a point de jour dans l'année que les Grecs aient nommé *Calendes. Quand serez-vous hors de debte?* demanda Pantagruel. *Es Calendes Grecques*, répondit Panurge; *lorsque tout le monde sera content*, &c. *Pantagruel*, Liv. III. chap. 3. La Fontaine, supposant son Lecteur déja instruit sur ce point de Littérature fort trivial, & qu'on doit avoir appris au Collége, s'est contente de dire que le Lievre renvoie les Chiens *aux Calendes*.

(2) Terres stériles, incultes, fort propres pour la chasse.

(3) Les Magistrats marchent posément.

(4) Comme la Tortue, qui est couverte d'une grosse écaille.

FABLE XI.

L'Ane & ses Maîtres.

L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? Pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre Maître; & l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur:
Encor quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
Mais ici point d'aubaine (1), ou si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un Charbonnier,
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,
Ce Baudet-ci m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison: tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente:
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets (2).

(1) Nul profit casuel, nulle bonne aventure.

(2) Demandes.

Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

FABLE XII.

Le Soleil & les Grenouilles.

Aux nôces d'un Tyran tout le Peuple en liesse
Noyoit son souci dans les pots.
Esope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'allegresse.

Le Soleil, disoit il, eut dessein autrefois
De songer à l'Hyménée (1).
Aussi-tôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les Citoyennes des Etangs (2).
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans ?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir ; une demi douzaine
Mettra la Mer à sec & tous ses Habitans.
Adieu joncs & marais : notre race est détruite :
Bien-tôt on la verra réduite
A l'eau du Styx (3). Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

(1) A se marier.

(2) Les Grenouilles, qui selon les Poëtes, vivent dans les Etangs.

(3) Fleuve de l'Enfer.

FABLE XIII.

Le Villageois & le Serpent.

Esope conte qu'un Manant,
Charitable autant que peu ſage,
Un jour d'hyver ſe promenant
A l'entour de ſon héritage,
Apperçut un Serpent ſur la neige étendu,
Tranſi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart-d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en ſa demeure;
Et ſans conſidérer quel ſera le loyer (1)
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le reſſuſcite.
L'animal engourdi ſent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colere.
Il leve un peu la tête, & puis ſiffle auſſi-tôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un ſaut
Contre ſon bienfaiteur, ſon ſauveur & ſon pere.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon ſalaire?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juſte courroux,
Il vous prend ſa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois Serpens de deux coups,
Un tronçon, la queue, & la tête.
L'inſecte, ſautillant, cherche à ſe réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il eſt bon d'être charitable:
Mais envers qui? c'eſt-là le point.
Quant aux ingrats, il n'en eſt point
Qui ne meure enfin miſérable.

(1) La récompenſe.

FABLE XIV.

Le Lion malade & le Renard.

De par le Roi des Animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espece en Ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les Députés, eux & leur suite:
Foi de Lion très bien écrite;
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'Edit du Prince s'exécute:
De chaque espece on lui député.
Les Renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison
Les pas empreints sur la poussiere
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa taniere:
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense:
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon: mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre;
Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour & l'Alouette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'Univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au miroir (1) prenoit des Oisillons.
Le fantôme brillant attire une Alouette.
Aussi-tôt un Autour (2) planant sur les silllons,
Descend des airs, fond & se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque se rencontrant sous la main de l'Oiseau,
Elle sent son ongle (3) maligne.
Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Lui-même sous les rêts demeure enveloppé.
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage:
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'Oiseleur repartit: Ce petit animal
T'en avoit il fait davantage?

(1) Espece de chasse aux petits Oiseaux.
(2) Oiseau de proie.
(3) Quoique le mot d'*Ongle* soit masculin, la Fontaine le fait ici féminin, selon l'usage de quelques Provinces, où l'on ne lui donne point d'autre genre.

FABLE XVII.

Le Cheval & l'Ane.

En ce monde il ſe faut l'un l'autre ſecourir.
Si ton voiſin vient à mourir,
C'eſt ſur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois :
Celui-ci ne portant que ſon ſimple harnois,
Et le pauvre Baudet ſi chargé qu'il ſuccombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La priere, dit-il, n'en eſt pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous ſera que jeu.
Le Cheval refuſa, fit une petarade,
Tant qu'il vit ſous le faix mourir ſon camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-deſſus encor.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche ſa proie pour l'ombre.

Chacun ſe trompe ici-bas
On voit courir après l'ombre :
Tant de fous, qu'on n'en ſait pas,
La plûpart du tems, le nombre.
Au Chien, dont parle Eſope, il faut les renvoyer.
Ce Chien, voyant ſa proie en l'eau repréſentée,

La quitta pour l'image, & pensa se noyer;
La riviere devint tout-d'un coup agitée,
A toute peine il regagna les bords;
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

Le Phaëton (1) d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appellé Quimpercorentin.
On sait assez que le Destin
Adresse-là les gens, quand il veut qu'on enrage?
Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste & jure de son mieux.
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
Sont si célebres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi: si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa priere étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi:
Hercule veut qu'on se remue,

(1) Phaëton, fils du Soleil, voulut conduire le Char de son pere: & personne n'ignore quel fut le succès d'une entreprise si téméraire.

Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient :
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'aissieu les enduit.
Prens ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette orniere. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix : prens ton fouet.
Je l'ai pris. Qu'est-ceci ? mon char marche à souhait,
Hercule en soit loué. Lors la voix : Tu vois comme
Tes Chevaux aisément se sont tirés de-là.
Aide-toi : le Ciel t'aidera.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette science, de tout tems,
Fut en Professeurs très fertile.
Tantôt l'un en Théatre affronte l'Acheron (1);
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un Passe-Ciceron (2).
Un des derniers se vantoit d'être
En Eloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud (3),
Un manant, un rustre, un lourdaut :
Oui, Messieurs, un lourdaut, un animal, un Ane :
Que l'on m'amene un Ane, un Ane renforcé,

(1) Affronte la mort, faisant sur lui-même des épreuves très périlleuses en apparence pour justifier aux yeux des Spectateurs la bonté de son Antidote, &c.

(2) Plus éloquent que Ciceron.

(3) Niais, imbécille.

Je le rendrai Maître passé ;
Et veux qu'il porte la soutane (4).
Le Prince sut la chose : il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau Roussin d'Arcadie (5),
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son Ane sur les bancs (6) :
Si-non, il consentoit d'être en place publique
Guindé la hare au col, étranglé court & net,
Ayant au dos sa Rhétorique,
Et les oreilles d'un Baudet.
Quelqu'un des Courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir ; & que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace & beaucoup de prestance :
Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu ;
Un discours pathétique, & dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés Larrons.
L'autre reprit : avant l'affaire
Le Roi, l'Ane, ou moi nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

(4) Robe longue que portent les Bacheliers en Licence.

(5) Comme l'Arcadie nourrit peu de Chevaux, mais grand nombre d'Anes, on s'est avisé d'appeller l'Ane un *Roussin d'Arcadie*, par pure plaisanterie. Car du reste le *Roussin* est proprement & en bon françois un Cheval entier, un peu épais, & entre deux tailles, comme on peut voir dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise.

(6) Des Ecoles publiques.

FABLE XX.

La discorde.

LA Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme (1),
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle Homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle, & Que-si que-non (2), son frere,
Avecque Tien-&-mien, son pere,
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers
De préférer notre Hémisphere
A celui des mortels qui nous sont opposés (3),
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; & l'autre diligente
Couroit vîte aux débats, & prévenoit la Paix;
Faisoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine.
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,

(1) La Pomme d'or prétendue par *Junon*, *Pallas* & *Venus*; & qui fut donnée à la derniere par *Pâris*.

(2) *Que si*, *que non*, termes que répétent incessamment ceux qui sont en dispute, l'un pour affirmer ce que l'autre nie. Les uns disent *que si*, & les autres *que non*. Scarron, *Poés.*

(3) Nous les nommons nos Antipodes; & nous sommes leurs Antipodes à leur égard, étant opposés à eux, comme ils le sont à nous.

Un séjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun Couvent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hymenée
Lui fut pour maison assignée (4).

(4) Parcequ'il y a peu de mariages bien d'accord.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

LA perte d'un Epoux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console:
Sur les aîles du Tems la tristesse s'envole;
Le tems ramene les plaisirs.

Entre la Veuve d'une année,
Et la Veuve d'une journée,
La différence est grande. On ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits:
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note, & pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable:
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette Fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'Epoux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui crioit: Attens-moi, je te suis: & mon ame,
Aussi-bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La Belle avoit un pere, homme prudent & sage:
Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler,
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que toute à l'heure
Une condition meilleure
Change en des nôces ces transports :
Mais après certain tems, souffrez qu'on vous propose
Un Epoux, beau, bien fait, jeune, & tout autre chose
Que le défunt. Ah! dit-elle aussi tôt,
Un Cloître (1) est l'Epoux qu'il me faut.
Le pere lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des amours
Revient au colombier (2) : les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir & matin
Dans la fontaine de jouvence (3).

(1) Dit qu'elle se veut rendre Religieuse.

(2) Rentrent en foule dans le cœur de la veuve, leur véritable domaine, leur séjour naturel & ordinaire. Ce que la Fontaine a pris plaisir d'appeller *Revenir au Colombier*, expression proverbiale, qui a été introduite dans la Langue, par allusion à ce que font les Pigeons, qui transportés bien loin de chez eux, reviennent toujours au Colombier, où ils ont reçu leur premiere nourriture.

(3) Dans les plaisirs dont la Jeunesse aime à faire son unique amusement. Par la *Fontaine de Jouvence* (fiction Romanesque) on entend une eau qui a la propriété de rajeunir ceux qui en boivent.

Grand dommage est que ceci
soit sornettes,
Filles connois, qui ne sont pas
jeunettes,
A qui cette eau de Jouvence
viendroit
Bien à propos.

Plaisante conclusion d'un ancien Rondeau, qu'on peut voir à la fin du Ch. XIV, des Caracteres de ce Siecle.

Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri :
Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle ;
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

EPILOGUE (1).

BORNONS ici cette carriere :
Les longs Ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va tems que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché (2) : Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs & ses félicités.
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux, si ce travail est la derniere peine
Que son Epoux me causera !

(1) Conclusion.

(2) Ici la Fontaine veut parler d'un petit Ouvrage en Prose & en Vers, où il a raconté très agréablement *les Aventures de Psyché*, mais qu'il n'avoit pas encore achevé quand il dit : *Retournons à Psyché.* Quoique le fond de cet Ouvrage soit tiré d'*Apulée*, Auteur Latin, la Fontaine a trouvé le secret de l'enrichir de plusieurs beaux Tableaux de son invention, qui, dans l'opinion de bien des gens, le mettent au-dessus de l'ancien original.

Fin du sixieme Livre.